

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Duc de Surrey \(Le\)](#)[Item](#)[Comte de Neuilli, ou le Duc de Surrey \(Le\), comédie héroïque de M. de Boissy...](#)

Comte de Neuilli, ou le Duc de Surrey (Le), comédie héroïque de M. de Boissy...

Auteur : Boissy (de), Louis (1694-1758)

Description & Analyse

DescriptionChez Prault père (Paris)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

110 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie héroïque](#), [Théâtre](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-3812

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb120616922>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)

Éléments codicologiques 81-12-3 p. : musique ; in-8

Date1746

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Collection Duc de Surrey (Le)

[Duc de Surrey \(Le\), pièce héroïque en cinq actes et en vers](#) a pour édition

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

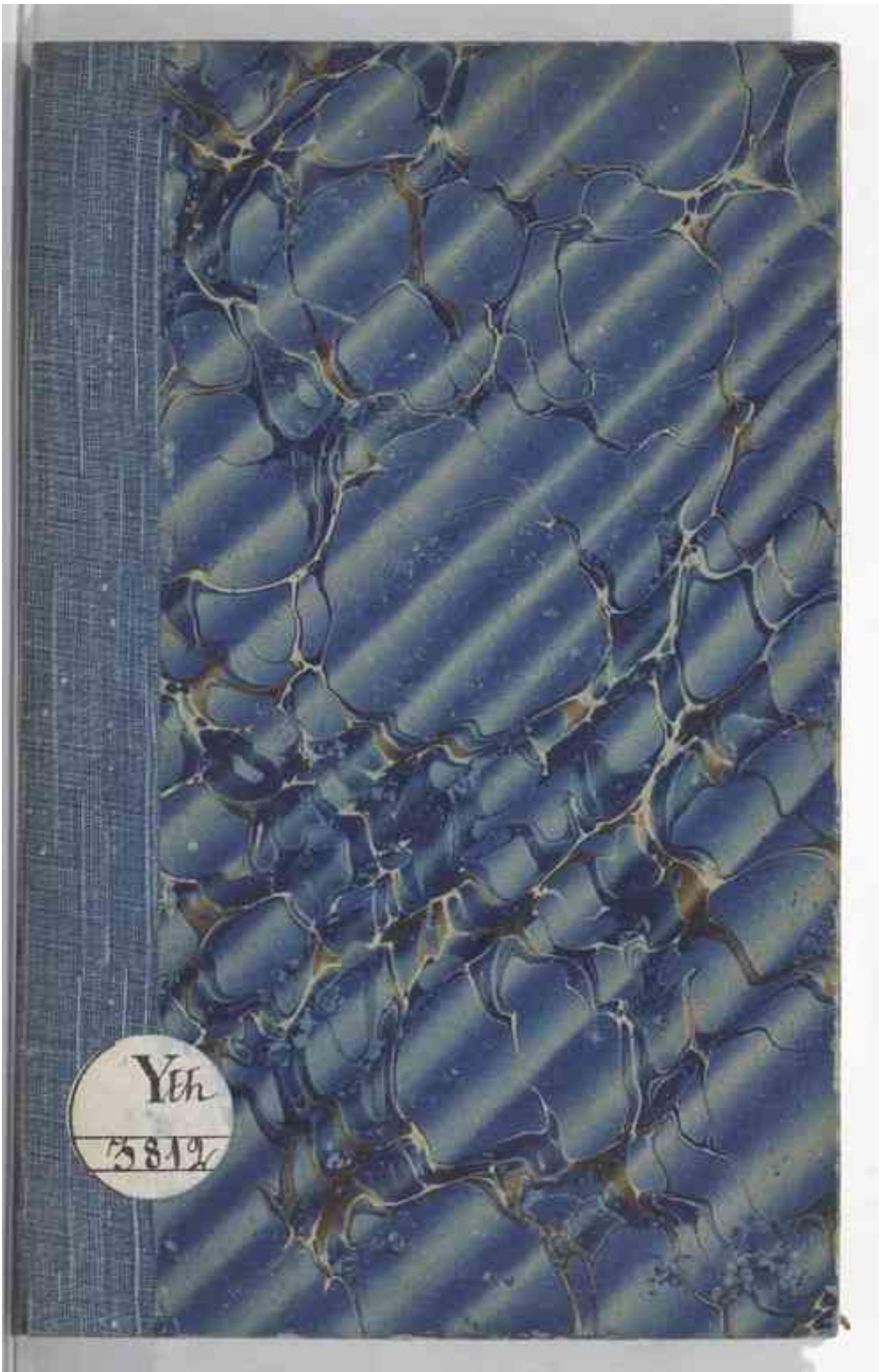
Citer cette page

Boissy (de), Louis (1694-1758), *Comte de Neuilli, ou le Duc de Surrey (Le)*, comédie héroïque de M. de Boissy..., 1746

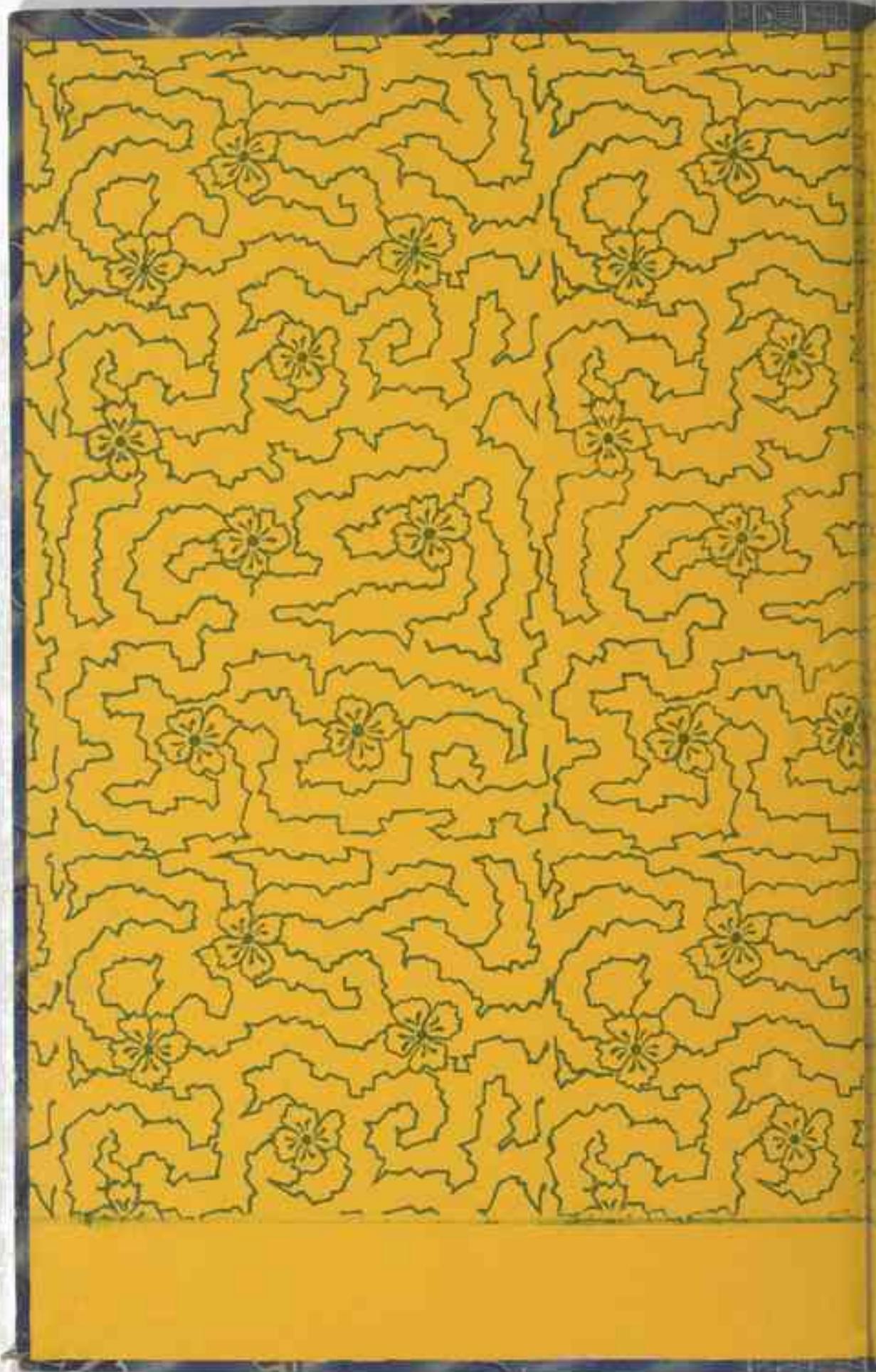
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

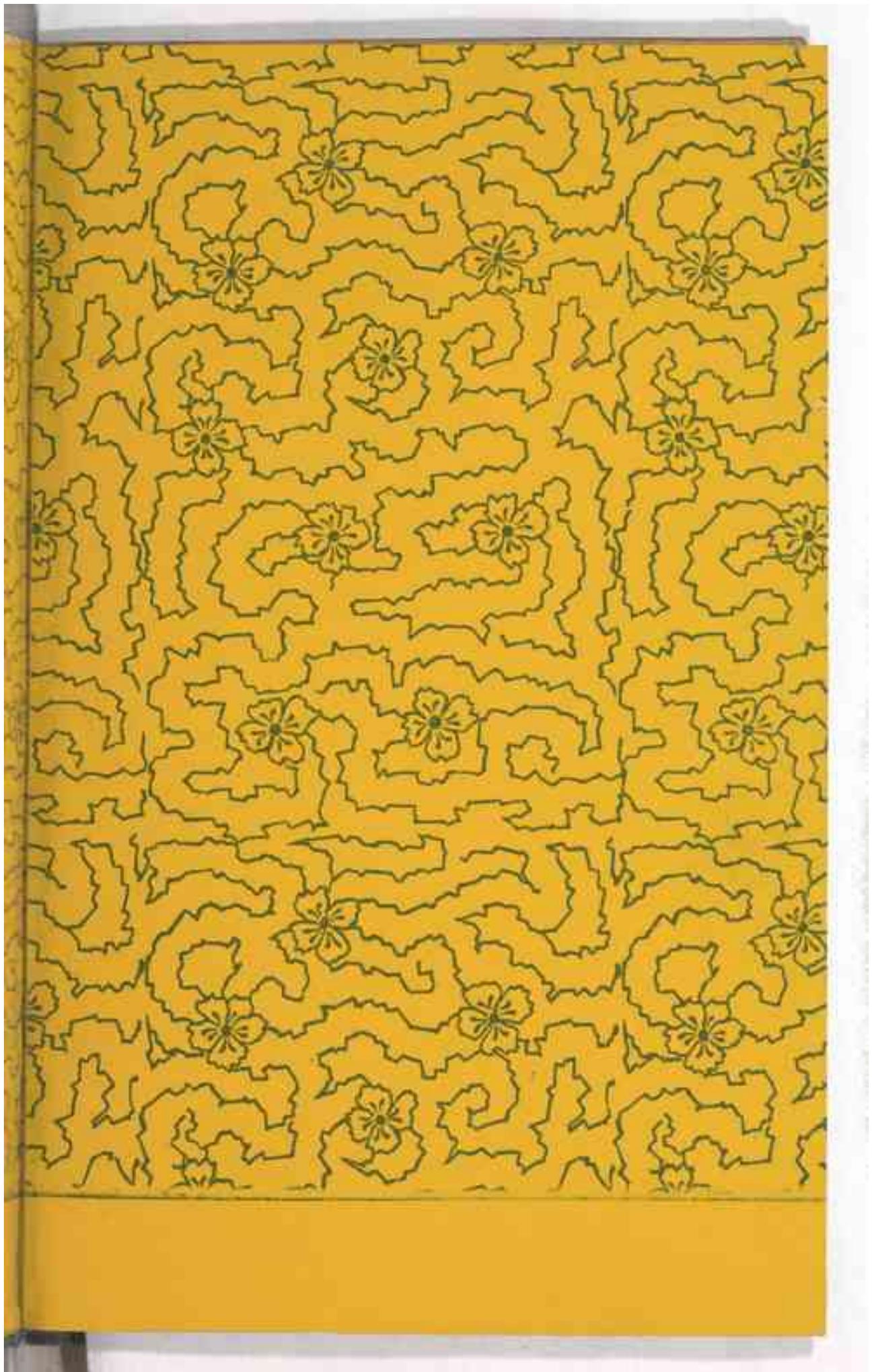
Consulté le 10/08/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/100>

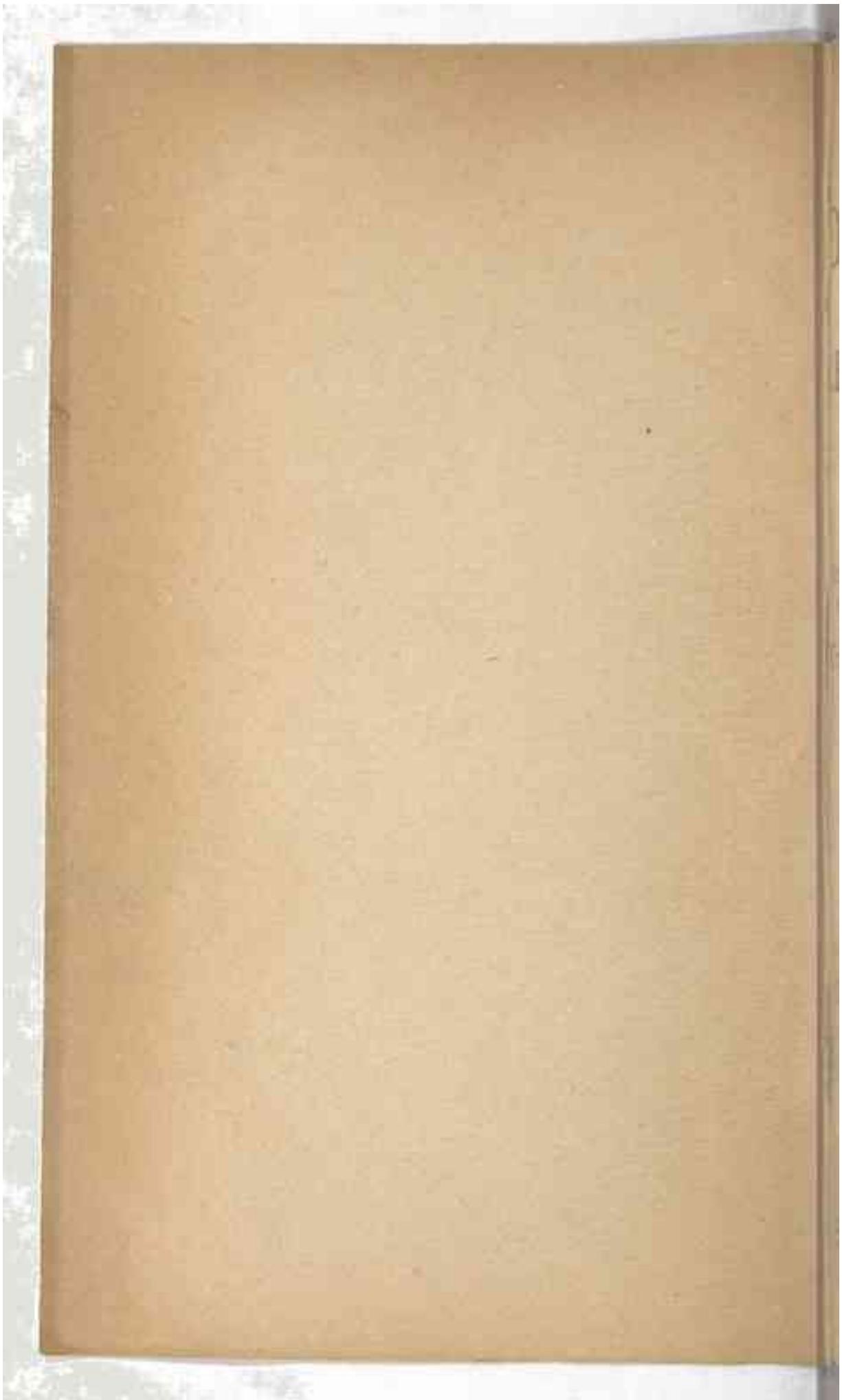
Notice créée le 02/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France







Blanc

LE COMTE DE NEUILLI,

OU

LE DUC DE SURREY, COMÉDIE HEROÏQUE.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée sous le premier Titre par les
Comédiens Italiens, le 18 Janvier 1736.

Et sous le second, par les Comédiens François,
le 18 May 1746.

Le prix est de trente sols.



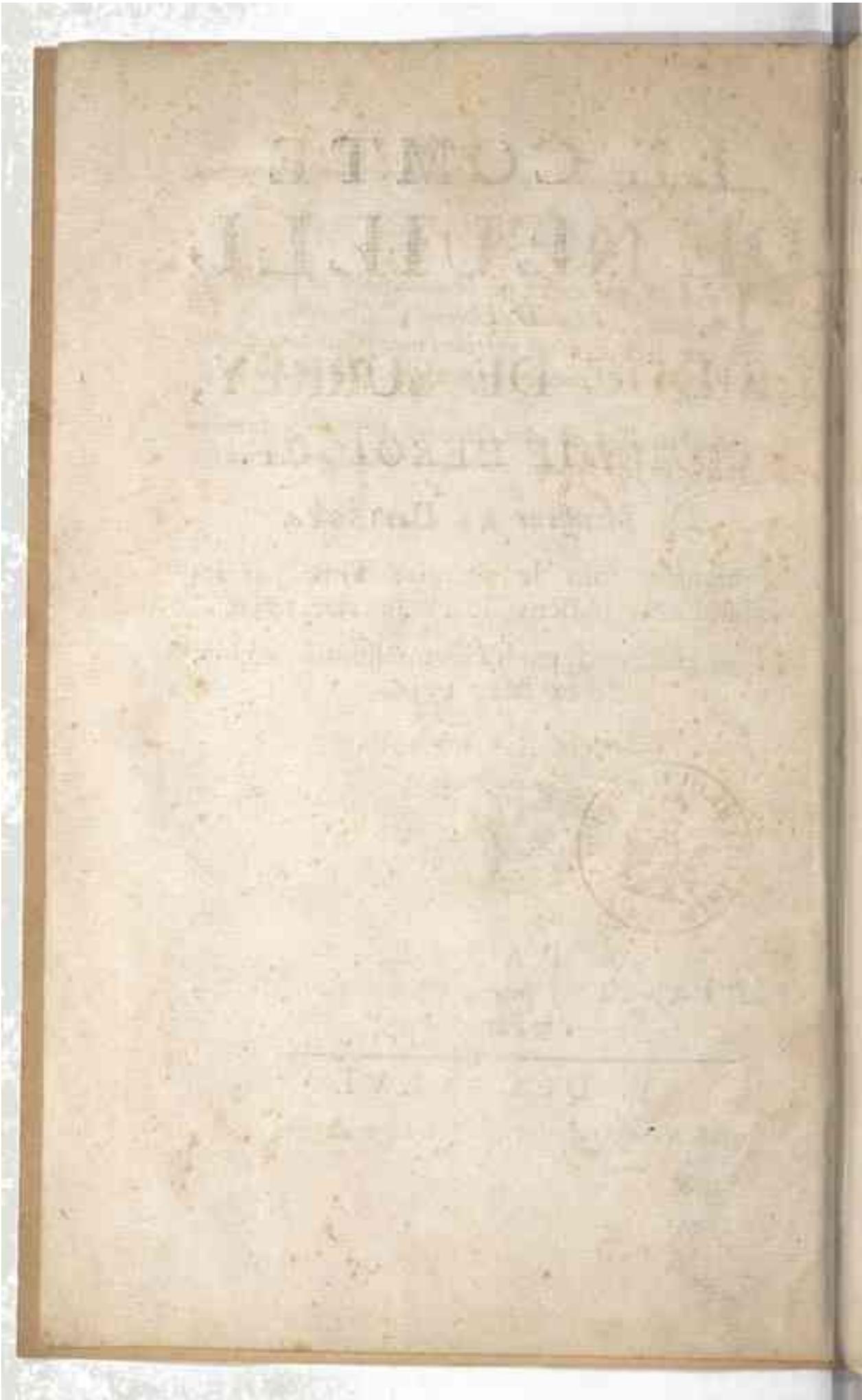
*Yth
3812*

A PARIS,
Chez PRAULT, pere, Quay de Gèvres,
au Paradis.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

*Yth
3812*



A P P R O B A T I O N .

J'A I lû , par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, *Le Comte de Neuilli, Comédie* , & j'ai
crû que le Public en verroit l'impression avec plaisir.
A Paris le 27. Janvier 1736. Signé, GALLIOT.

*Le Privilège est aux Oeuvres de Théâtre du même
Auteur, en sept volumes in-octavo, qui se vendent 30 liv.*

Acteurs de la Piece, jouée par les Comédiens Italiens.

LE COMTE DE NEUILLI, *M. Romagnési.*

LA MARQUISE, *M^{lle} Silvia.*

LE MARQUIS, fils de la Marquise, *Riccoboni.*

LEONORE, fille du Comte de Suffex,
crue fille de la Marquise, *M^{lle} Riccoboni.*

LUCIE

NELTON, Confident du Comte de Neuilli.

La Scène est à Paris dans l'Hôtel de la Marquise.

*Acteurs de la même Piece, jouée par les Comédiens
François.*

MYLORD DUC DE SURREY, *M. Sarrazin.*

LA COMTESSE, *M^{lle} Dumefnil.*

ROSIMONT, fils de la Comtesse. *M. Granval.*

LAURE, fille du Comte de Dovers,
crue fille de la Comtesse, *M^{lle} Gauffin.*

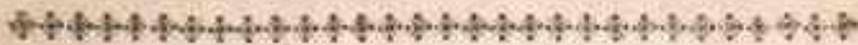
CECILE, *M^{lle} Granval.*

JERVIS, Confident de Mylord Duc de
Surrey, *M. Drouin.*

La Scène est à Paris dans l'Hôtel de la Comtesse.



LE COMTE
DE NEUILLI.
COMÉDIE HÉROÏQUE.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
NELTON, LUCIE.

LUCIE.

Peut-on sçavoir ici quel sujet vous
attire ?

NELTON.

Faites-moi , s'il vous plaît , la grace
de me dire

Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

A ij

4 LE COMTE DE NEUILLI,
LUCIE.

Monsieur, ce matin même on attend son retour.

NELTON.

Milord Neuilli pour elle est pénétré d'estime.
Du Comte de Suffex ce Seigneur fut l'intime:
Il sçait qu'à sa famille elle a servi d'appui,
Il est impatient de la voir aujourd'hui;
Brûlant de l'assurer de sa reconnoissance
Il est déjà venu deux fois dans son absence.

LUCIE.

Vous venez de la part du Comte de Neuilli!
Et vous appartenez à cet homme accompli?

NELTON.

J'ai ce bonheur, Madame.

LUCIE.

Ah! pour vous quelle gloire!

La renommée ici nous a fait son histoire;
Et dans tous ses récits nous l'a peint si parfait
Que je m'estime heureuse avec juste sujet
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vû naître.

NELTON.

La renommée est juste à l'égard de mon maître;
Elle ne peut jamais trop vanter ses vertus;
Et quoiqu'elle en publie, elles sont au-dessus.
Paris des Etrangers fut de tout tems l'asile:
Milord, pour les aider, a choisi cette Ville.

COMEDIE HEROIQUE 5

Sa patrie est par-tout où son cœur généreux
Peut verser en secret ses dons aux malheureux :
Sa vie est un tissu d'actions héroïques ;
Pere de ses vassaux , & de ses domestiques ,
Il soulage leur peine , il prévient leurs besoins ,
Et le plus misérable obtient ses premiers soins.

LUCIE.

Quels traits !

NELTON.

Des gens de bien c'est le parfait modele.
Il est maitre aussi bon , qu'il est ami fidele.

LUCIE.

C'est tout dire en un mot. On nous a raconté
Que pour Milord Suffex il avoit tout quitté.

NELTON.

Pour suivre cet ami qu'avoit proscrit l'envie ,
Il a plus fait encore , il a risqué sa vie ;
Et , par un rare exemple , il a sacrifié
Repos , grandeur , fortune aux droits de l'amitié.
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la
guerre :

Mais souvent ces guerriers , qui ravageant la terre ,
Ne se font admirer que par des traits sanglans ,
Doivent toute leur gloire à des vices brillans ,
Quoiqu'elle ait moins d'éclat , la sienne est plus
solide ,

A iij

6 LE COMTE DE NEUILLI,
Et si la probité , si la vertu rigide
Font seules le grand homme aux yeux de la raison,
Personne plus que lui n'est digne de ce nom.

LUCIE.

Il est beau d'obtenir un éloge semblable ;
Et voilà le portrait du Héros véritable.
Mais la jeune Marquise a mal passé la nuit,
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit ;
D'un devoir si pressant il faut que je m'acquite ;
Et vous m'excuserez , Monsieur , si je vous
quitte. (*Lucie rentre.*)

SCENE II.

NELTON *seul.*

DAns ce jour , malgré moi , je forme sur
Milord
Un soupçon que j'étouffe & qui renaît plus fort.
De son ame avec soin il me cache le trouble.
Sa tristesse est plus grande & son ennui redou-
ble ;
Mais tous deux ont changé de forme dans ces
lieux ,
Et depuis quatre jours que j'observe ses yeux ,
Je les trouve chargés d'une langueur secrète,

COMEDIE HEROIQUE. 7

Qui semble de son cœur annoncer la défaite.
Il exhale souvent des soupirs à demi,
Non tels qu'il les pouvoit pour la mort d'un
ami.
Il gemit à present, mais c'est d'un ton plus ten-
dre,
Et sa plainte tout haut n'ose se faire entendre.
La difference frappe à travers tout détour,
Et l'amitié soupire autrement que l'amour,
Ce dernier a vaincu sa longue résistance,
Et pour le mieux soumettre, il l'attendoit en
France.
Mais je le vois paroître, & je l'entends gémir,
Mon doute à son aspect ne fait que s'affermir.

SCENE III.

LE COMTE, NELTON *se tenant éloigné.*

LE COMTE *sans voir Nelton.*

O Uels transports inconnus ! & quel combat
terrible !

A l'amour jusqu'ici mon cœur inaccessible
Avoit senti les traits de la seule amitié.

Par quel charme fatal s'est il donc oublié ?

A iij

8 LE COMTE DE NEULLI,

Quand je fuis un País funeste à l'innocence ;
Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,
Que pour y regretter par un deüil éternel
Un ami condamné sans être criminel :

Que je viens consacrer mes douleurs les plu
fortes

Dans des lieux où sa femme & sa fille sont mortes ;
Aux soins que je leur dois, mettant le dernier
sceau,

Quand je viens de mes pleurs arroser leur tom-
beau :

Que la vertu paisible est mon seul exercice,
Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice.
Dans ce même salon un objet enchanteur
Paroit, lance un regard, & subjugué mon cœur.
Des écueils de l'amour j'ai sauvé ma jeunesse ;
J'attends, pour m'y briser, l'âge de la sagesse,
Et d'une folle ardeur je me vois assailli !

O ciel ! est-il possible ? & suis-je bien Neuilli ?
Je combats vainement ; ma raison est vaincuë :
L'amour regne en tiran dans mon ame éperduë ;
Il y verse l'oubli des devoirs les plus forts,
Et, jusqu'à l'amitié, tout cede à ses transports.
Je perds depuis trois jours tout le soin de ma
gloire,
Et les noms les plus chers sortent de ma mémoire.

COMEDIE HEROIQUE. 9

NELTON *à part.*

Mon soupçon étoit juste , & le Comte a parlé ,
Le secret de ses feux m'est enfin dévoilé.

LE COMTE.

O ! Comte de Suffex ! ô ! cendre revercée !
Tu gemis de l'yvresse où mon ame est livrée.
Du tort qu'elle te fait ne sois pas offensé.
En dépit de moi-même , hélas ! j'y suis forcé :
Si mes feux dans mon cœur ont sur toi l'avantage ,

La raison venge bien cette injuste partage.
Ah ! qu'il eût mieux valu terminer mon dessein ,
Noblement avec toi , les armes à la main ;
Et couronnant par-là notre tendresse illustre ,
Emporter chez les morts ma gloire en tout son lustre ,
Que d'aller te survivre , & conserver le jour ,
Pour fléchir aujourd'hui sous le joug de l'amour
Et perdre, par l'affront d'un instant de foiblesse ,
L'honneur que m'avoient fait quarante ans de sagesse.

NELTON.

Il aigrit sa douleur en voulant la cacher ,
Partons . . . mais le respect m'empêche d'approcher.

10 LE COMTE DE NEUILLI,
LE COMTE.

Puisque je ne puis vaincre une ardeur qui m'en-
traîne ,

Ma raison sur mes sens se rendant souveraine ,

Lui fera du devoir subir la juste loi ,

Et la sçaura du moins rendre digne de moi :

Mais doit-elle éclater : ou doit elle se taire ?

(*apercevant Nelton*)

Le conseil d'un ami me seroit nécessaire ;

Nelton s'offre à ma vûë ; incertain dans mes vœux ,

Je n'ose , & je voudrois lui confier mes feux.

NELTON.

Si je romps le silence, excusez mon audace ,

A mon attachement vous devez faire grace ;

Depuis votre arrivée en ce lieu désiré ,

A de nouveaux chagrins vous paroissez livré :

Je vois à tout moment que votre main me cache

Des pleurs que malgré vous la douleur vous at-
tache ,

De vos tourmens secrets, je me sens déchirer !

LE COMTE.

Helas !

NELTON.

Je vous entens encore soupirer !

Osez vous confier à mon zele sincere ,

Vos peines

COMEDIE HEROIQUE. II

LE COMTE.

Je n'ai pas de confiance à faire.

NELTON.

Cette faveur sans doute est trop grande pour nous ;
Et le sort m'a placé trop au-dessous de vous
Pour mériter l'honneur de votre confiance.

LE COMTE.

Vous faites éclater un soupçon qui m'offense,
Nelton, vous le devez bannir de votre esprit :
La vertu sur le mien a seule du crédit.

NELTON.

Ah ! s'il est vrai, Monsieur, cessez de vous défendre,

Daignez jusques à moi, daignez enfin descendre,
Et songez que Nelton dans l'honneur affermi
Est votre serviteur, & de plus, votre ami.

Oùï, votre ami, Monsieur, pardonnez-moi ce terme,

J'en sens toute la force, & sçai ce qu'il renferme,
Tout aussi-bien qu'aux grands il convient aux petits ;

La noblesse du cœur en fait seule le prix,
Celle du rang sans l'autre est peu recommandable ;

On doit moins honorer de ce nom respectable,
Un noble vicieux qui pense bassement,

12 LE COMTE DE NEUILLI;
Qu'un serviteur fidele & plein de sentiment ;
A le prendre avec vous, c'est ce qui m'encourage,
Mon cœur dont je suis sûr, m'enhardit davantage;
Nul par son zele ardent, son respect & sa foi,
De le porter, Monsieur, n'est plus digne que moi;
Vous l'avez illustré beaucoup plus que personne,
Par ce titre si beau que mon ardeur me donne,
Et qui peut tout sur vous, dites-moi vos secrets ?
Vos douleurs en seront bien moins vives après ;
Votre intérêt lui seul me porte . . .

LE COMTE.

Tu me charmes !

Je ne balance plus, & je te rends les armes ;
Mon estime t'est dûë ; & tu penses si bien ,
Qu'à tes yeux désormais je ne dois cacher rien :
A ta fidelité je dois ma confidence ;
Et puisqu'elle m'oblige à rompre le silence ,
Contre un attrait vainqueur en vain j'ai résisté ,
Depuis trois jours ici l'amour ma surmonté.

NELTON.

La beauté qui vous plaît, peut-elle être connue ?
Et ces lieux . . .

LE COMTE.

La Marquise est-elle revenue ?

NELTON.

Monsieur, elle n'est pas encore de retour.

COMEDIE HEROIQUE. 13
LE COMTE.

Et sa fille, Nelton ?

NELTON.

Chez elle il n'est pas jour.

LE COMTE.

Leonore ! vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON.

Vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je l'adore.

NELTON.

Hé, Monsieur, le sçait-elle ?

LE COMTE.

Non , ton maître novice à pousser des soupirs ,
Ignore l'art flatteur d'exprimer ses desirs ;
Et, d'un amant soumis , je rougis à mon âge
De venir faire ici le triste apprentissage :
Je vais du ridicule affronter le danger ,
Sur tout dans un Pays où je suis étranger ,
Le centre des bons airs , où l'agrément preside ,
Où la mode gouverne & le dehors décide.
Un rien choque à Paris, l'œil d'un sexe char-
mant ,
Qui se rend à la grace & non au sentiment :
Il faut être enjoué, pour lui paroître aimable ,

14 LE COMTE DE NEULLI ;
Et si l'on ne badine , on n'est pas agréable ,
Vieilli dans la douleur ! puis-je plaire à present ?
Je sçais être fidele & non pas amusant :
Des François séducteurs , je n'ai pas le merite ;
Mais quand j'en aurois l'art , j'en fuirois la condui-
te ;

Je ferois à ce prix honteux d'avoir vaincu ,
Et l'amour est un monstre où manque la vertu.

NELTON.

Chassez de votre cœur , la crainte qui l'agite ;
Rien ne sçauroit ternir l'éclat du vrai merite ,
On le respecte à Londres , on l'admire à Paris ,
Et , plus fort que la mode , il brille en tout País.

LE COMTE.

Il faut d'autres attraits pour vaincre une mal-
tresse ;

Un triomphe si doux , n'est dû qu'à la jeunesse.

NELTON.

Leonore , Monsieur pense trop sagement ,
Pour croire que son cœur préfere aveuglement
Un brillant passager au merite solide.

On dit qu'en tous ses pas , la sagesse la guide ;
Faites parler les feux dont vous êtes épris ,
Pour être rebutés , ils font d'un trop grand prix.

LE COMTE.

Tes discours séduifans ont beau flater mon ame ,

COMEDIE HEROIQUE. 15

Je ne puis me résoudre à déclarer ma flâme,
Et mon cœur malheureux est contraint de nourrir
Un feu qu'il ne peut vaincre, & n'ose décou-
vrir.

NELTON.

Ah! je tremble pour vous de cette violence.
Voulez-vous donc mourir d'un si cruel silence;
Quand par un mot, Monsieur, vous pouvez
être heureux?

LE COMTE.

Non, je ne ferai point cet aveu dangereux,
Ma gloire m'est trop chere, & c'est la compro-
mettre.

NELTON.

Dans cette extrêmité, daignez donc me permettre
D'employer tous mes soins, & de parler pour
vous.

Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux;
Et Nelton vous répond, si vous voulez l'en croire,
De servir votre amour, sans risquer votre gloire;
Elle m'est précieuse autant qu'à vous.

LE COMTE.

Je crains. . .

NELTON.

C'est à tort. Rassurez vos esprits incertains.

16 LE COMTE DE NEUILLI;
LE COMTE.

Ton zele est si pressant, qu'il faut que je lui cede;
Je sens que mon ardeur a besoin de ton aide.
Va, puisque tu le veux, tu peux agir pour moi;
Je connois ta sagesse, & je me livre à toi.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

NELTON *seul.*

Pour un maître si grand mon ame s'intéresse;
Et je veux dans ce jour couronner sa tendresse.
Recourons à Lucie, employons son appui,
Elle estime le Comte, & fera tout pour lui:
Elle a de la naissance, elle est sage & discrète;
Leonore a pour elle une amitié parfaite.
Je ne puis mieux choisir. Je vais... Mais la voici.

SCENE V.

NELTON, LUCIE.

LUCIE.

Pour saluer Milord, je reparois ici;
Mais je ne le vois pas. NELTON:

COMEDIE HEROIQUE. 17

NELTON.

Il sort dans l'instant même.

LUCIE.

Je n'ai que ce jour seul. Mon regret est extrême.

NELTON.

Comment ?

LUCIE.

Je pars demain pour entrer au couvent,
Et je voulois, Monsieur, le voir auparavant;
J'y dois suivre les pas de la jeune Marquise:
Elle y va pour toujours.

NELTON.

Ciel ! quelle est ma surprise ?
Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE.

Dites, pourquoi ?

NELTON.

Je crains... mais non, je dois parler.
Son intérêt pressant veut qu'à votre prudence,
Je découvre, Madame, un secret d'importance
Qui doit être aux regards voilé soigneusement,
Et qui va vous remplir d'un juste étonnement.
Sçachez que ce Héros, dont l'ame sans foiblesse
Avoit jusqu'à ce jour méconnu la tendresse,
Et que l'amitié seule avoit fait soupirer ;
Sçachez, d'un feu brûlant qu'il se sent devorer,

B

18 LE COMTE DE NEULLI;
Et que, pour son malheur, l'aimable Leonore ;
Votre jeune Marquise est l'objet qu'il adore.

LUCIE.

Veillai-je en ce moment, & l'ai-je bien ouï ?
Le Comte, dites-vous, aime Leonore ?

NELTON.

Oüi.

Un instant a fait naître une flâme si vive ;
Mais pour la déclarer, sa bouche est trop crain-
tive,

Et je croïois, par vous, pouvoir le rendre heureux.
Jugez de ma douleur dans ce revers affreux ;
Jugez en même-tems, quelle atteinte mortelle,
Va porter à son cœur cette triste nouvelle.

LUCIE.

Quelle fatalité ! je le plains aujourd'hui,
Ses grandes qualités m'interessent pour lui ;
Je voudrois que l'Himen pût l'unir avec elle,
Tous deux y trouveroient leur gloire mutuelle.
Je fouhaite ce nœud pour leur commun bonheur,
Et d'y contribuer je me ferois honneur.
Leur vertu forme entre-eux une chaine secrete,
Et s'il est accompli, Leonore est parfaite.

NELTON.

Ah ! puisqu'il est ainsi, parlez en sa faveur ;
Mais ménagez sa gloire en servant son ardeur,

COMEDIE HEROIQUE. 19

S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore
L'ardente passion qu'il sent pour Leonore.

LUCIE.

Sans l'exposer en rien, mes soins sçauront agir,
Et son front d'un refus n'aura point à rougir.
A couronner ses vœux plus d'un motif me porte

NELTON.

Et quelle autre raison?

LUCIE.

Une raison très-forte.

Le repos du Marquis, & le soin de ses jours.

NELTON.

De son frere? Daignez m'expliquer ce discours!

LUCIE.

Puisqu'il faut, à mon tour, que je vous le revele,
Le Marquis ne respire & ne vit que par elle,
Il ne peut un moment s'éloigner de sa soeur;
S'il sçavoit son dessein, il mourroit de douleur:
Et je dois l'empêcher pour lui sauver la vie,
Je cours y travailler.

NELTON.

Hâtez-vous, je vous prie.

LUCIE.

Allez, & du succès reposez-vous sur moi:
Il va suivre bien-tôt l'espoir que j'en conçois;
Leonore du Comte a reçu la visite,

Bij

20 LE COMTE DE NEUILLI,
Son esprit est déjà frappé de son merite ;
Avec beaucoup d'éloge elle m'en a parlé.
Par l'estime aisément un cœur est ébranlé,
Et je croirai servir la France & l'Angleterre ;
Si je puis par mes soins faire voir à la terre,
Uni d'un même sort , ce que toutes les deux
Ont produit de plus rare , & de plus vertueux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule.*

L Eonore choisit l'état de la retraite.
Sa beauté, sa douceur, font que je la regrette,
De ma fille elle occupe & merite le rang,
Mais elle ne l'est pas, & sort d'un autre sang;
Quoique dans ma maison elle soit étrangere,
Presqu'autant que mon fils, je sens qu'elle m'est
chere.
Son sort est un secret ignoré dans ces lieux.
Lucie entre, je dois le cacher à ses yeux.

SCENE II.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

D E voir Milord Neuilli je suis impatiente ;
Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être con-
tente.

B iij

22 LE COMTE DE NEUILLI, '
Je dois encore agir pour hâter le succès
D'un projet important où tendent mes souhaits.

LUCIE.

Quel est donc ce projet ?

LA MARQUISE.

Un très-grand mariage.

C'est en secret pour lui que j'ai fait mon voyage ;
Son secours peut lui seul empêcher de tomber ,
Ma maison affoiblie , & prête à succomber
Sous le poids des emprunts & des dettes immen-
ses ,

Où du rang que je tiens me forcent les dépenses.
Pour briller au dehors, on épuise ses biens ,
Et les malheurs d'autrui m'éclairent sur les miens.
Je vois avec effroi tant de nobles celebres ,
Qui de l'éclat du jour passent dans les tenebres ,
Et disparus soudain ne laissent après eux
Que le bruit de leur chute & des débris honteux.
Pour fuir un tel revers , mes soins & ma prudence,
D'une riche heritiere ont brigué l'alliance ;
Pour l'unir à mon fils , tout est presque arrêté.

LUCIE.

Madame , sur ce noeud l'avez-vous consulté ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas eu le tems : mais mon fils est trop sage
Pour ne pas consentir à son propre avantage.

COMEDIE HEROIQUE 23

Je dois à ce sujet ce soir l'entretenir.

Gardez-vous de rien dire & de le prévenir.

(Elle sort.)

SCENE III.

LUCIE *seule.*

SA noble ambition est digne de louange,
Cependant Leonore & sa langueur étrange,
Ne cessent un moment d'agiter mon esprit;
Je mets tout en usage, & rien ne l'en guerit.

SCENE IV.

LUCIE, NELTON.

NELTON.

MAdame, pardonnez au zele qui m'entraîne,
L'interêt de mon maître en ce lieu me ramene:
Sur le sort de sa flâme, inquiet & troublé,
Je reviens pour sçavoir si vous avez parlé.
Une si belle ardeur, fera-t'elle écoutée?

LUCIE.

Tantôt d'un faux espoir mon ame s'est flattée;
B iiij

24 LE COMTE DE NEUILLI,
Et le destin du Comte est des plus malheureux;
Le cœur de Leonore est contraire à ses feux.

NELTON.

Qu'entens-je ?

LUCIE.

Elle a pour lui la plus parfaite estime ;
Et sent tout le respect que son mérite imprime.
Mais l'Himen est pour elle un lien odieux ,
Et la retraite seule est aimable à ses yeux.

NELTON.

Je gemis de ce coup , il accable mon ame !
Je comptois l'informer du succès de sa flâme ;
Je suis bien éloigné de ce flatteur espoir ,
Je n'ai que des malheurs à lui faire sçavoir !
Il a reçu des Cieux l'ame la plus sensible ,
Quelle épreuve pour elle ! & quel supplice hor-
rible !

Le sort de ce grand homme est digne de pitié ;
L'amour ne lui prépare , ainsi que l'amitié ,
Pour prix de ses vertus que des peines cruelles.
Il est toujours en bute à des rigueurs nouvelles :
Vieilli par la fatigue , usé par la douleur ,
Il ne survivra pas à ce dernier malheur.
A le suivre , s'il meurt , mon ame sera prompte ;
Je ne puis être heureux que du bonheur du
Comte ;

Mais Leonore est-elle inflexible à tel point
Qu'on ne puisse esperer ? ...

LUCIE.

Ne vous en flattez point ;

Elle a pris pour le monde une haine mortelle ,
Et l'air qu'elle y respire est un poison pour elle ;
Il porte chaque jour atteinte à sa santé :
Sa retraite devient une necessité.

NELTON.

Qui peut causer en elle un dégoût si terrible ?

LUCIE.

Je ne sçai ; mais il faut qu'il soit bien invincible ,
Puisque son frere même , & leur tendre union ,
Sont moins forts dans son cœur que cette aver-
sion.

Mais on vient. C'est lui-même.

NELTON.

Adieu , je me retire ;

Et vais joindre Milord que je fremis d'instruire.

(Il sort.)



SCENE V.

LE MARQUIS, LUCIE.
LE MARQUIS.

AH! de grace, Lucie, éclaircissez mon cœur ;
Depuis hier au soir , je n'ai pû voir ma sœur :
Que fait-elle ? Parlez.

LUCIE.

Mais, sa tristesse augmente,
Et je trouve aujourd'hui sa santé languissante.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ! ce discours m'allarme vivement :
Pourquoi n'est-elle pas dans son appartement ?

LUCIE.

Pour vaincre son ennui , sans doute elle est sortie.

LE MARQUIS.

Je crains les noirs effets de sa melancolie.

LUCIE.

Son mal ne fera rien ; r'animez votre espoir.

LE MARQUIS.

Pour m'en bien assurer je brûle de la voir.
Depuis sept où huit jours , je la trouve changée,
Et dans la rêverie elle est toujours plongée :

COMEDIE HEROIQUE. 27

Mais elle est votre amie, & vous ouvre son cœur ;
Quelle peine l'occupe, & cause sa langueur ?
Vous sçavez à son sort combien je m'interesse,
Et que ses moindres maux allarment ma tendresse :

Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger ;
Je ne veux le sçavoir que pour le partager.

LUCIE.

Sans aucun fondement vous avez cette idée :
Si de quelque chagrin elle étoit obsédée,
Son cœur de vous l'apprendre eût-il pû s'empêcher ?

LE MARQUIS.

Il en est qu'à soi même on voudroit se cacher !

LUCIE.

Un souci passager peut troubler son visage,
Les plus beaux jours, Monsieur, ne sont pas sans nuage.

LE MARQUIS.

Je ne reconnois point ma sœur à ce portrait ;
La raison la conduit dans tout ce qu'elle fait :
Mais je suis trop long tems privé de sa presence.
Etre une heure loin d'elle, est une longue absence ;
Les momens où je suis éloigné de ses pas,
Sont des instans perdus, où mon cœur ne vit pas ;
Et je vole....

28 LE COMTE DE NEUILLI,
LUCIE.

Elle vient, & je vous laisse ensemble.

LE MARQUIS.

Sa tristesse m'allarme, & près d'elle je tremble.

(*Lucie sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE *plongée dans
la rêverie.*

LEONORE *se trouvant vis-à-vis le Marquis.*

AH! mon frere, c'est vous!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, ma sœur
D'où naît sur votre front cette sombre pâleur?

LEONORE.

Mon frere, ce n'est rien,

LE MARQUIS.

Vous avez beau le taire,
L'état où je vous vois m'assure le contraire.

Qu'est-ce qui vous afflige? Eh, quoi! ma sœur,
eh quoi!

Votre ame dans ce jour a des secrets pour moi?
D'un pareil procedé que faut-il que je pense?

COMEDIE HEROIQUE. 29
LEONORE.

Dissipez vos fraïeurs.

LE MARQUIS.

Rompez donc ce silence.

Ne desesperez pas un frere malheureux.

Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,

Dévoilez-moi votre ame & calmez mes allarmes:

Vous poussez des soupirs, & vous versez des
larmes,

Leonore !

LEONORE.

Fuyons !

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte pas

Que vous ne m'appreniez. . . .

LEONORE.

N'arrêtez point mes pas.

Laissez-moi. Je ne puis, ni ne dois vous instruire.

Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous suffire.

LE MARQUIS.

Quel discours surprenant ! Ma sœur, expliquez-
vous ?

LEONORE.

Je crains de vous porter de trop sensibles coups.

Adieu, Je dois vous fuir par pitié pour vous-
même.

30 LE COMTE DE NEUILLI,
LE MARQUIS.

Non, ma sœur parlera s'il est vrai qu'elle m'aime.

Son silence est pour moi plus affreux que la mort.

LEONORE.

Où me reduisez-vous ?

LE MARQUIS.

J'exige cet effort.

LEONORE.

Puisque vous me forcez, mon frere, à vous le dire ;

Du monde, pour jamais, demain je me retire.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! A ce dessein, qui vous porte aujourd'hui ?

LEONORE.

C'est le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui ;
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice ;
Chaque instant que j'y passe ajoute à mon supplice ;

Votre sœur plus long-tems ne peut y respirer,
Et mon unique peine est de me separer
D'une mere que j'aime, & d'un frere si tendre.
Je voulois de ces lieux partir sans vous l'apprendre.

D'un adieu si cruel qui déchire mon cœur,

COMEDIE HEROIQUE. 31

Je voulois à tous deux épargner la douleur ;
Je sentoïis le danger d'une telle entrevûë,
Et, pour la détourner, j'évitois votre vûë.
Je vous ai rencontré, je n'ai pû résister ;
Et même, en ces instans, je me sens arrêter
Par un charme puissant qui près de vous me lie,
Et combat ma raison qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS.

Je demeure immobile à cet affreux discours !
Vous allez me quitter, ma sœur, & pour toujours !

Pour la dernière fois je parle à Leonore.
Je ne reverrai plus une sœur que j'adore.
Une retraite austère, & des murs odieux
Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux :
Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,
C'est cette même sœur qui forme, d'elle-même,
Ce barbare dessein qui doit nous désunir ;
Et de notre amitié perdant le souvenir,
Elle ose prononcer un Arrêt qui me tuë :
Mais vous voulez en vain vous soustraire à ma
vûë,

Vous ne partirez point ; & , d'un pareil projet
Mon juste desespoir empêchera l'effet.

LEONORE.

Arrêtez ! Je fremis ! Que prétendez-vous faire ?

32 LE COMTE DE NEUILLI;

Pour notre bien commun ma fuite est necessaire.

LE MARQUIS.

Necessaire! grand Dieu! quand ma mort la suivra!

Quoi! pour un vain dégoût qu'un instant détruira,

Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime;

A de fausses terreurs vous immoler vous-même:

M'abandonner, enfin, sans espoir de retour,

Moi, qui loin de ma sœur, ne puis passer un jour;

Qui supporte à regret sa plus legere absence,

Et qui dans elle seule ai mis ma confiance.

LEONORE.

Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.

J'en gemis comme vous; mais, au choix que j'ai fait,

Votre interêt m'engage & mon repos m'oblige;

L'état de ma maison en même tems l'exige.

Mon frere doit lui seul en être le soutien,

Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

LE MARQUIS.

C'est faire à ma tendresse une cruelle offense.

Pour moi le plus grand bien, ah! c'est votre presence.

Il n'en est point sans lui que je puisse goûter;

Et de mon propre sang je voudrois l'acheter.

Tout

COMEDIE HEROIQUE. 33

Tout plaisir sans ce bien , toute paix m'est ravie,
Et vouloir me l'ôter , c'est m'arracher la vie.

La générosité que vous me faites voir
Prouve que l'amitié sur vous est sans pouvoir.
Je ne vous suis plus cher, & votre ame inhu-
maine.....

LEONORE.

Ah ! vous me l'êtes trop ! C'est ce qui fait ma
peine.

LE MARQUIS.

C'est manquer d'amitié que d'en craindre l'ex-
cès.

LEONORE.

De la vôtre je dois redouter les attraits.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi donc , ma sœur , apprehender ses
charmes ?

Mon amitié peut-elle exciter vos allarmes ?

Un tel attachement est-il donc défendu ?

En quoi peut-il choquer la severe vertu ?

Le sang l'a dans mon ame imprimé dès l'enfance,
Et tous mes soins pour vous respirent l'innocen-
ce.

Estre toujours ensemble , & se complaire en tout,
N'avoir qu'un sentiment , qu'un esprit , & qu'un
goût ;

C

34 LE COMTE DE NEUILLI;

Par mille doux égards se prouver sa tendresse ;
Et sur les moindres vœux se prévenir sans cesse ;
Tel est le nœud flatteur qui m'unit avec vous :
Devez-vous un moment craindre un lien si
doux ?

Ne vous opposez plus à ma juste demande ,
Ma sœur , ne partez pas , la rigueur est trop
grande ;

Laissez-moi seulement vivre où vous demeurez :
Que je partage au moins l'air que vous respirez.
Cet espoir peut lui seul faire naître ma joye ,
Et je suis trop heureux , pourvû que je vous
voye.

LEONORE.

Ah ! ce même discours qui doit m'épouvan-
ter ,

Précipite ma fuite , au lieu de l'arrêter.

Il a beau déguiser le poison qu'il renferme ,
Dans son juste dessein mon cœur demeure fer-
me.

D'un penchant séducteur désions-nous tous deux.
Le crime qui se voile est le plus dangereux.

LE MARQUIS.

Que dites-vous , ma sœur ? & quelle étrange
crainte?...

COMEDIE HEROIQUE. 35
LEONORE.

ans le trouble mortel dont mon ame est atteinte ,

pars, & ne dois plus vous voir, ni vous parler.
mon cœur même, mon cœur craint de se dé-
mêler.

sent des mouvemens, dont à peine il est maître,
je ferme les yeux de peur de me connoître.

LE MARQUIS.

quel horrible soupçon vient noircir votre esprit?

h ! j'en suis effraïé, j'en demeure interdit.

quoi ! mon trop d'amitié seroit-il condamna-
ble ?

ans m'en être appercû. Dieu ! Serois-je coupa-
ble ?

LEONORE.

le doute sur ce point suffit pour nous quitter.

omptez des sentimens. . .

LE MARQUIS.

Eh ! puis-je les dompter ?

LEONORE.

qui, de les étouffer, vous aurez l'avantage,

de lutter contre eux vous avez le courage.

en soumet les desirs qui sont bien combattus,

et les vices détruits se changent en vertus.

qu'en un si grand péril votre force se montre,

Cij

36 LE COMTE DE NEUILLI,
Et jusqu'à mon départ, évitez ma rencontre.
Elle rendroit ma peine & mon trouble plus fort.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous de moi?

LEONORE.

Faites-vous ces efforts
Appellez, comme moi, la raison à votre aide,
Et songez qu'à nos maux il n'est que ce remède.

LE MARQUIS.

Vous le voulez : eh bien ! je vous imiterai ;
Mais le coup est mortel , & j'y succomberai.

LEONORE.

Prenez soin de vos jours, pour consoler ma mere
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS.

Adieu, ma sœur.

LEONORE.

Adieu, mon frere

LE MARQUIS.

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous séparer.

LEONORE.

Je vais sortir du monde.

LE MARQUIS.

Et je vais expirer !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, NELTON.

LE COMTE.

Leonore nous quitte, ô, Ciel! est-il possible?

NELTON.

Où, Monsieur.

LE COMTE.

Ah! quel coup pour mon ame sensible!

NELTON.

Vous m'en voiez ici comme vous abbatu:

Votre esprit a besoin de toute sa vertu.

LE COMTE.

Aurois-jedû m'attendre au revers qui m'accable?

Et peut-on éprouver un sort plus déplorable?

C'étoit peu qu'un ami plongé dans le malheur,

Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur;

C'étoit peu, dans l'exil, & loin de ma Patrie,

D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie;

Les maux de l'amitié n'étoient pas assez forts,

C iij

38 LE COMTE DE NEUILLI,
Il falloit que l'amour y joignit ses transports !
J'avois bravé ses coups au plus fort de l'orage ,
Il m'attendoit au port , pour exercer sa rage ;
Mes ans de sa fureur n'ont pû me garantir ,
Pour combler les tourmens qu'il me fait ressentir
Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtresse ,
Qu'un obstacle invincible enleve à ma tendresse
Un moment à mes yeux il offre ses attraits ,
Pour embraser mon ame , & m'en priver après.
Ce plaisir est payé d'une absence éternelle ,
Et sa vertu me rend sa perte plus cruelle.
Mais parle : N'est-il plus d'espoir pour mon
amour?

NELTON.

Non , rien ne peut la vaincre ; elle part sans retour.

LE COMTE.

C'en est fait , pour jamais je vais perdre sa vûë :
De qui sçais-tu , Nelton , ce départ qui me tue ?

NELTON.

Monsieur , tantôt Lucie a sçû m'en informer.
Elle-même qui vient peut vous le confirmer.

LE COMTE.

Va sçavoir si je puis parler à la Marquise.

NELTON.

A vos ordres , Monsieur , j'obéis sans remise.

(*Nelton sort*)

SCENE II.

LE COMTE, LUCIE.

LE COMTE.

Croirai-je dans ce jour un bruit qui se répand ?

Leonore, dit-on, entre dans un Convent.

LUCIE.

Il est vrai. Vous voyez sa Compagne fidele,
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE.

Ma surprise redouble ! Est-ce bien pour toujours ?

LUCIE.

Oüü, nous allons, Monsieur, y consacrer nos
jours.

Le dessein en est pris.

LE COMTE.

Quel projet est le vôtre ?

Sa mere y consent ?

LUCIE.

Oüü.

LE COMTE.

Mais pourquoi l'une & l'autre,

C iij

40 LE COMTE DE NEUILLY,
Pourquoi quitter le monde ? Eh ! l'air en est si
doux ;

Quand on est belle , aimable , & faite comme
vous.

D'une jeune beauté qu'il élève sans cesse ,
Le monde est idolâtre , elle en est la Déesse.
Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur ,
Il enchaîne à ses pas le plaisir séducteur ;
Pour la mieux amuser , ses efforts le varient ,
Et comme ses désirs , ses jeux se multiplient.
Toutes deux préférer une austère prison !

LUCIE.

Elle y va par penchant , & j'y vais par raison :
Avec plus de beautés , avec plus de richesse ,
Elle court pour jamais enterrer sa jeunesse.
Son sacrifice est grand beaucoup plus que le mien ;
Le monde est fait pour elle , & moi , je n'y perds
rien.

Sans rang dans l'Univers , je m'y vois étrangère ,
Et n'ai d'autre soutien que celui de sa mère.
J'ai beau devoir le jour à de nobles Parens ,
C'est un titre onereux qui rend mes maux plus
grands.

La naissance sans bien est un poids dans la vie ,
Loin de nous élever , elle nous humilie.

COMEDIE HEROIQUE. 41
LE COMTE.

Vos charmes , votre sort , & vos perils pressans
Deviennent les objets les plus interessans ;
Vous me faites trembler , puisqu'il faut vous le
dire ;

Et le nouvel état que vous voulez élire ,
Exige des devoirs , veut des dons si parfaits ,
Qu'il est , pour le remplir , peu d'esprits qui soient
faits.

L'amour du changement , un caprice frivole ,
Un chagrin passager , sont souvent qu'on s'im-
mole ;

On croit dans cet asile assûrer son repos ,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux.
D'abord les passions pour quelque tems sommeil-
lent ,

Mais leurs feux assoupis tout à coup se reveillent ;
L'image des douceurs que l'on vient de quitter ,
La fougue des desirs qu'on ne peut contenter ,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une ame,
Et portent le remords sans éteindre la flâme.

Le desespoir survient , le séjour de la paix
Devient celui du trouble & des mortels regrets ,
Et du goût des plaisirs sentant la violence ,
Dans le sein des vertus on perd son innocence.

Prête à faire un tel pas , ne précipitez rien ,

42 LE COMTE DE NEUILLI,
Sentez-en le danger, & consultez-vous bien.

LUCIE.

Monfieur, je l'avoüerai, ce tableau m'épouvante,
Et, fi près du peril, je fuis route tremblante.

LE COMTE.

Vos malheurs font pour moi les titres les plus
doux;

Ce font autant de nœuds qui m'attachent à vous;
Votte païs, d'ailleurs, m'a donné la naiffance,
C'est un nouveau lien qui nous unit en France;
J'y ferai votre appui, n'ayez aucun effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous fur moi.

LUCIE.

Pour exprimer l'excès de ma reconnoiffance,
Monfieur, en ces inflans je n'ai que mon f Silence.

LE COMTE.

Leonore devoit elle-même fentir
Tout le danger d'un choix que fuit le repentir;
Le Ciel ne l'a formée avec tant de merite
Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quitte:

Pour elle il eft des cœurs qui n'épargneroient
rien,
Dans fon bonheur unique ils mettroient tout leur
bien.

COMEDIE HEROIQUE. 43
LUCIE.

C'est ce qu'à tout moment ma bouche lui repete,
Et parmi tant de cœurs que son ame rejette,
Il en est un sur-tout dont j'ai vanté le prix ;
J'ai peint l'amour parfait dont je le sçais épris ;
Il n'est point de vertus qu'il n'ait en appanage,
Et la fidelité sur-tout est son partage.

LE COMTE.

Eh! quel est donc ce cœur que vous prizez si fort ?
De grace répondez.

LUCIE.

C'est le vôtre, Milord.

LE COMTE.

Ah! Nelton vous a dit le secret de mon ame.

LUCIE.

Il me l'a confié pour servir votre flâme ;
Il vouloit avec moi rendre heureux vos destins,
Le secret de vos feux est en de sûres mains.
Il est pour votre amour une ressource encore,
La Marquise, Monsieur, peut tout sur Leonore ;
Son respect pour sa mere, appuié de mes soins,
Peut rompre ce projet, ou le suspendre au moins.
Osez tout esperer, pourvû qu'elle differe ;
Elle a pour vos vertus une estime sincere,
Si l'on peut la résoudre à choisir un époux,
Soiez sûr que son choix inclinera vers vous.

44 LE COMTE DE NEUILLI;
Parlez à la Marquise, & comptez sur Lucie.

SCENE III.

LECOMTE, LUCIE, NELTON.

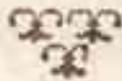
NELTON.

MONsieur, vos pas sont vains, & Madame
est sortie.

LE COMTE *à Lucie.*

(à part.)

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,
Sa fille part demain, je la perds sans retour.
De parler au plutôt cette raison me presse ;
Dans un si grand peril déclarons ma tendresse.
Demandons Leonore ; il le faut sans sarder,
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hazar-
der.



SCENE IV.

LUCIE *seule.*

JE déplore son sort , & je plains Leonore,
Chaque moment accroît , l'ennui qui la dévore ;
Depuis l'instant fatal qu'elle a vû le Marquis,
Une morne tristesse accable ses esprits.
Son état m'épouvante , & sa peine me touche ;
Les sanglots étouffés expirent dans sa bouche,
Aucun mot échapé ne se mêle avec eux ;
Sa douleur est muete , & son silence affreux.
J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes allarmes,
Au lieu de me répondre , elle cache ses larmes :
Dans le fond de son cœur je ne puis penetrer.
Si sa mere sçavoit Mais je la vois rentrer.

(Elle sort.)

SCENE V.

LA MARQUISE, LEONORE.

LA MARQUISE.

Leonore, approchez, il est tems que mes
mains
Ecartent le rideau qui voile vos destins.
Du monde pour toujours vous allez disparoitre ;
Dans cet instant fatal vous devez vous connoître.

Pour vous faire un état digne de vos ayeux,
J'ai caché ce secret aux regards curieux :
Mais quand vous quittez tout, je ne dois plus
rien taire.

Faisant briller pour vous tout l'amour d'une me-
re,

J'ai sur votre personne épuisé mes bontés ;
Et malgré tant de soins que vous m'avez coûtés,
Vous êtes étrangere, & n'êtes point ma fille.

LEONORE.

Qu'entens-je !

COMEDIE HEROIQUE. 47
LA MARQUISE.

Un coup du sort vous mit dans ma famille.
Londre est votre patrie , & non pas ce séjour.
Le Comte de Suffex vous y donna le jour.
Accusé faussement par une brigade lâche,
Il vit son nom flétri d'une éternelle tache.
On proscrivit sa tête , on confisqua ses biens,
Et l'aveugle fureur dégrada tous les siens.
Aux noirs traits de l'envie injustement en prise ,
Ce malheureux Seigneur se sauva dans Venise.
Le fidelle Neüilli suivit lui seul ses pas ,
Et le Comte perit au milieu des combats.
Son épouse avec vous porta ses pleurs en France.

Je la vis : son air noble annonçoit sa naissance.
Elle vous ressembloit. Son malheur me toucha ;
La plus forte amitié d'abord nous attacha :
Mais le chagrin bien-tôt finit sa triste vie ,
Et le ciel me priva de cette illustre amie.
La Comtesse en mourant (j'ai peine à retenir
Les larmes que m'attache un si dur souvenir)
Vous remit dans mes mains , en vous baignant
de larmes ,
Et me recommanda votre enfance & vos charmes.
Je lui jurai pour vous un amour maternel ,

48 LE COMTE DE NEUILLI;
Et j'ai rempli depuis ce serment solennel.
Mon fils n'étoit pas né. Je n'avois en partage
Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.
Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas!
Le jour que votre mere expira dans mes bras,
Ma douleur profita de cette circonstance;
Et renfermant en vous toute mon esperance,
Je vous mis en sa place, & changeai votre sort.
De Miledi Suffex en publiant la mort,
Je fis en même tems répandre la nouvelle,
Que sa fille la nuit étoit morte après elle.
Depuis ce même jour vous occupez son rang,
Ma tendresse est égale à la force du sang;
Et le nœud qui vous tient liée à ma famille,
Ne seroit pas plus fort quand vous seriez ma
fille.

Gardez un nom si doux; J'aime à le proferer,
Et même, en ce moment qui va nous séparer,
Et mettre à nous revoir un obstacle invincible,
J'éprouve les combats d'une mere sensible.
Je souffre en vous parlant les plus vives douleurs,
Et je ne puis vous voir, sans répandre des pleurs.

LEONORE.

Madame en ces instants les plus grands de ma vie.
Je demeure ailligée, étonnée, attendrie.
Tant de secrets nouveaux que j'apprens à la fois,
M'ont

COMEDIE HEROIQUE. 49

M'ont presque dérobé l'usage de la voix.

Mon ame & tous mes sens qu'ils viennent d'in-
terdire,

Succombent sous ce poids , & n'y sçauoient
suffire.

Trop de trouble accompagne un sort si peu
commun ,

Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.

Je dois pleurer la mort , & les malheurs d'un pere,

Et je dois regretter la perte d'une mere.

Je dois remercier votre cœur généreux

De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour
eux.

Je dois en même tems gemir au fond de l'ame

De tout perdre aujourd'hui jusqu'au bonheur ,

Madame ,

Que je croyois avoir de vous appartenir.

Le ciel par plus de coups pouvoit-il me punir !

Dans ce comble de maux , tout ce qui me con-
sole ,

Vous m'avez ordonné , quelle douce paroie !

De conserver toujours jusqu'aux derniers soupirs

Le nom de votre fille où tendent mes desirs.

Ah ! si je ne tiens pas à vous par la naissance ,

J'y tiens par les bienfaits & la reconnoissance ;

Et pour un cœur bien né je sens par mon trans-
port

D

50 LE COMTE DE NEULLI;
Qu'il n'est point de lien plus puissant , ni plus
fort.

Je sens , dans ces momens que je suis éclairée ,
Qu'il accroit le respect dont m'avoit pénétrée
La croyance où j'étois de vous devoir le jour.
Ayant plus fait pour moi , je vous dois plus
d'amour.

Vos bontés , si de vous j'avois reçu la vie ,
Avec plus de splendeur , ne m'auroient pas
nourrie ;

Et quelque ardeur qu'elle ait , ma tendresse ja-
mais

Ne scauroit égaler vos soins & vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Par là , vous ajoutez à mon regret sincere ,
Et vous méritez trop que je sois votre mere.
J'en garderai toujours les tendres sentimens.
Adieu, votre présence augmente mes tourmens.
Tenez votre secret dans un profond silence ,
Et de vos fiers tirans redoutez la puissance.



SCENE VIII.

LEONORE *seule.*

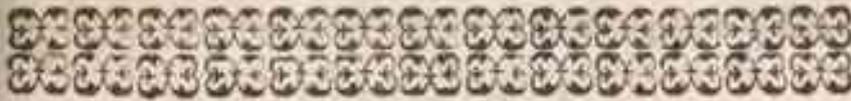
R Espirons ! De son fils je ne suis pas la sœur,
Et je sens succéder la joye à la douleur.
Je puis l'aimer sans crime , & je puis le lui dire.
Quelle douceur ! déjà je brûle de l'instruire.
Mon frere ! en l'apprenant quel sera ton transport !
O , ciel ! un jour plus tard , si j'eusse appris mon fort ,
J'allois lier mes vœux d'une chaine éternelle.
Je ne puis y songer sans une horreur mortelle.
O , vous ! jeunes beautés qu'un amour malheureux
Pousse à franchir trop vite un pas si dangereux ;
Tremblez ; que mon exemple aujourd'hui vous
a irêt
Et craignez les regrets qu'un tel choix vous ap-
prête.
Attendez le moment. Tout changera pour vous ;
Et du sein de l'orage , il naît un tems plus doux ;
Mais je ne songe pas que d'un bien qu'il ignore,

D ij

52 LE COMTE DE NEUILLI;
Je devois informer un amant qui m'adore:
J'y vole. Son état a besoin de secours.
Chaque instant que je perds met en danger ses
jours.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

JE ne vois pas mon fils. Quel charme ailleurs
l'attire.
De son heureux Hymen il est tems de l'instruire.
Il doit sans differer lui-même y consentir.
Les momens nous sont chers. Qu'on aille l'avertir.

LUCIE.

Je cours pour satisfaire à votre impatience :
Mais, Madame, voilà le Comte qui s'avance.



SCENE II.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

M Adame, je vous vois, & mon cœur trans-
porté
Goûte enfin un bonheur que j'ai tant souhaité,
Du Comte de Suffex l'ami fidele & tendre
Brûloit de s'acquitter du devoir qu'il doit ren-
dre

Au généreux appui de sa triste maison.
Vos bontés ont tout fait en faveur de son nom.
Vous avez dans l'exil protégé sa famille,
Et comblé de vos dons son épouse & sa fille.
Pénétré de leur sort, je viens pour les pleurer,
Pour honorer leur cendre & pour vous admi-
rer.

LA MARQUISE.

J'aurois voulu du sort reparer l'injustice,
Et vous élevez trop un si foible service.
Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçois.
Ce bonheur est si grand,

LE COMTE.

Il est plus grand pour moi.
 Trop sûr que la Comtesse, & sa fille après elle,
 Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle ;
 Je puis présentement, après avoir rendu
 A leurs mânes chers tout ce qui leur est dû ;
 Je puis agir pour moi près de leur protectrice,
 Sans que leur voix s'en plaigne, & leur ombre
 en gemisse.

Je suis venu d'abord voir en vous leur appui.
 Un intérêt nouveau me conduit aujourd'hui.
 Je vous suis attaché par la plus forte estime ;
 Je voudrois l'être encor par un nœud plus intime.
 Pardonnez, mais mon cœur ne sauroit reculer.
 Il n'a que cet instant, Madame, pour parler ;
 Un couvent doit demain enfermer Leonore. . . .
 Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.
 Ma flâme vous surprend : dans l'espace d'un jour,
 Au sein de la douleur, je succombe à l'amour.
 Mais contre la beauté, que peut notre sagesse ?
 Il m'est doux, quand je suis soumis à la tendresse,
 De voir que votre fille est du moins mon vain-
 queur.

C'étoit à votre sang que je devois mon cœur.

LA MARQUISE.

Monsieur, le noble aveu d'une flâme si belle

D'iiij

56 LE COMTE DE NEULLI,
Flatte trop Leonore, & moi-même avec elle;
Elle ne peut attendre un plus heureux destin.
Puisqu'il faut l'avoüer, je sens un vrai chagrin
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible.
Je tremble que ce goût ne la rende inflexible;
Et, quelque glorieux que soit un tel lien,
La raison me défend de la gêner en rien.

LE COMTE.

De l'exiger moi-même, ah! je suis incapable.
Si vers la solitude un attrait véritable
Entraîne constamment son esprit retiré;
Malgré la vive ardeur dont je suis dévoré,
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime.
Son bonheur m'est cent fois plus cher que le
mien même.

J'aspire au nom d'époux, & non pas de tiran;
Et de la liberté je suis trop partisan.
Tout ce que je demande est, par un esprit sage,
De retarder encor pour son propre avantage.
Peut-être son penchant n'est qu'un goût passager
Qu'un moment a produit, qu'un instant peut
changer.

S'il est tel que je dis, souffrez que j'en profite.

LA MARQUISE.

C'est le moins que je doive à votre vrai mérite,
Je veux bien différer, & personne que vous

COMEDIE HEROIQUE. 57

De mon consentement ne fera son époux ;
Vous avez sur son cœur plus de droit que tout
autre ,

Et je m'applaudirois d'unir son sort au vôtre.

LE COMTE.

Qu'une telle assurance a pour moi de douceur !

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas assez de ce discours flatteur ,
Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes ;
Votre estime pour moi , vos qualités parfaites ,
Votre nom , en un mot , tout me fait une loi ,
De confier ici , Monsieur , à votre foi ,
Un secret important , qui vous comblant de joie ,
Va vous

SCENE III.

LE COMTE , LA MARQUISE , LUCIE.

LUCIE.

AH ! dans le trouble où mon ame est en
proye . . .

LA MARQUISE à Lucie.

Quel est donc le sujet d'un tel saisissement ?

58 LE COMTE DE NEUILLI,
LUCIE.

Madame , votre fils se meurt dans ce moment.
Rien ne peut dissiper sa foiblesse cruelle,
Et son front est couvert d'une pâleur mortelle.

LA MARQUISE.

Je vole à son secours , & succombe à ce trait.
Adieu , Comte , tantôt vous sçaurez mon secret.

(Elle sort avec Lucie.)

SCENE IV.

LE COMTE *seul.*

C E coup est accablant ; pour elle j'en sou-
pire :

Mais quel est le secret qu'elle vouloit me dire ?

Regarde-t-il Suffex , ou touche-t'il mes feux ?

S'il les favorisoit que je serois heureux !

(Il sort.)



SCENE V.

LE MARQUIS, LEONORE.

LEONORE.

MON frere, rappelez votre ame évanouïe ;
Venez, & que d'un mot je vous sauve la vie.

LE MARQUIS.

Non. Laissez-moi mourir.

LEONORE.

Quittez ce noir dessein,
Tout vous invite à vivre, apprenez le deslin . . .

LE MARQUIS.

Quand vous m'allez quitter, vous voulez que je
vive!

LEONORE.

Je ne vous quitte plus, & ma joie est si vive
Mon frere, écoutez-moi, songeons à profiter
Du moment où mon cœur peut la faire éclater.

LE MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame est mou-
rante,

Vous montrez à mes yeux une joie offençante ;
Cruelle!

60 LE COMTE DE NEUILLI,
LEONORE.

Je n'en eus jamais tant de sujet.

LE MARQUIS.

Ah ! peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?
Est-ce d'abandonner un frere qui t'adore,
Et contraint de cacher le feu qui le devore ?

LEONORE.

Des transports que je fais éclater devant vous,
Ah ! la source est plus pure, & le motif plus
doux !

Rien ne condamne plus notre juste tendresse :
Donnez un libre cours à l'amour qui vous presse.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LEONORE.

Je dis que tout doit vous calmer.

Vous n'êtes pas mon frere, & vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas son frere. O Ciel ! puis-je le croire ?

LEONORE.

Non vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma
gloire.

Je n'ai pas vû le jour dans ce climat heureux.
Du Comte de Neuilli c'est l'ami si fameux,
Le Comte de Suffex dont je tiens la naissance,

COMÉDIE HEROIQUE. 61

Et ce sont ses malheurs qui m'ont conduit en
France,

Votre mere elle-même aujourd'hui m'a tout dit,

LE MARQUIS.

Arrêtez ! menagez ce passage subit

De l'extrême douleur à la joie excessive.

Il donne une secousse & si prompte & si vive

A mes sens ébranlés, qu'ils vont se désunir,

Et je crains d'expirer d'un excès de plaisir.

Vous n'êtes pas ma sœur, ma chere Leonore !

LEONORE.

Non, je ne la suis pas.

LE MARQUIS.

Ah ! repetez-le encore.

D'un bonheur si parfait qu'il n'osoit esperer,

Mon cœur, mon tendre cœur ne peut trop s'assu-
rer.

Ce titre qui faisoit ma peine & ma contrainte,

Je puis le prononcer sans rougeur & sans crainte!

LEONORE.

O ! mon frere!

LE MARQUIS.

O ! ma sœur ! Que ce nom a d'appas,

A present que je sçai que vous ne l'êtes pas !

Jouïssons de concert de la douceur extrême,

De nous dire, ma sœur, mon frere, je vous aime.

62 LE COMTE DE NEULLI,
Proferons mille fois tous deux des mots si doux ;
Et ne changeons ces noms que pour celui d'é-
poux.

LEONORE.

Oùi, j'aime à les redire, & j'aime à les entendre ;
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre :
Sous des titres si chers déguifant fon vrai nom,
L'Amour a dans nos cœurs prévenu la raifon
Avant qu'elle regnât il étoit notre maître,
Et je brûlois pour vous avant de me connoître :
Si l'on m'avoit, dès-lors, révelé mes deftins,
Qu'on nous eût épargné de trouble, & de cha-
grins !

Sûrs de nos fentimens & de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle affurance,
Nous nous fuffions livrés à nos tendres tranf-
ports ;

Que d'infans au plaifir ont volé les remords !
Grand Dieu ! je m'étonnois qu'une flâme fi pure
Pût offenser tes loix, & bleffer la nature ;
Et, démentant la voix de ces remords cruels,
Nos feux étoient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS.

Nous fommes détrompés d'une erreur fi fatale,
Quel heureux changement ! Il n'est rien qui l'é-
gale ;

COMEDIE HEROIQUE. 63

Le bien qui nous arrive est à son plus haut point,
Et de le repeter je ne me lasse point :

Oüi, l'Amour pour nous seuls a fait un tel miracle ;

Nous pouvons nous aimer, & nous voir sans obstacle.

Comme moi, sentez-vous, après tant de tourmens,

Sentez-vous la douceur d'un retour si charmant ?

Songez-vous que les nœuds d'un flateur himenée

Vont à tous vos momens unir ma destinée ?

LEONORE.

J'y songe avec transport : mais, dans ce même jour,

Si le pas que j'ai fait nuisoit à notre amour,

S'il formoit un obstacle au bonheur où j'aspire ?

LE MARQUIS.

Quelle crainte est la vôtre ? Et qu'osez-vous me dire ?

Par un trait de vertu vous avez fait ce pas ;

Il vous est glorieux, & ne vous force pas.

Ma mere m'e chérit, vous en êtes aimée,

De nos feux mutuels elle sera charmée :

Vos graces, vos vertus, votre rang qu'elle sçait,

Sa tendresse pour vous, & tout ce qu'elle a fait,

Vous répondent trop bien de l'aveu de son ame ;

64 LE COMTE DE NEUILLI,
Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflâ-
me,
Par cette chere main qui peut me rendre heu-
reux,
De ne souffrir jamais qu'on forme d'autres
nœuds.
Je jure qu'il n'est point d'effort, ni de puissance,
Qui puissent désormais ébranler ma constance;
Et qu'en dépit du fort, je tiendrai mon serment.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE cherche en vain mon fils. Mais quel éton-
nement!

Mon fils, que faites-vous aux pieds de Leonore?

LE MARQUIS.

Mon cœur qui la connoit, lui jure qu'il l'adore,
Madame; & dans ce jour il ose se flatter
Qu'approuvant le transport qu'il a fait éclater,
Vous voudrez. . .

LA MARQUISE.

Levez-vous. Que votre ame modere
L'ardeur

COMEDIE HEROIQUE 65

L'ardeur de ce transport qui surprend votre mere
Leonore, j'ai lieu de me plaindre de vous.

Vous avez, méritant mon trop juste courroux,
Contre mes volontés & contre ma priere,
Révelé des secrets que vous auriez dû taire,
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maison.

LEONORE.

Madame, pardonnez ; je l'ai dû par raison :
Pour sauver votre fils d'une perte prochaine,
Si je n'avois parlé, sa mort étoit certaine.

LA MARQUISE.

C'en est assez. Rentrez dans votre appartement.



E

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LE MARQUIS.

JE ne sçai que penser d'un pareil traitement.

LA MARQUISE.

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire
Qu'au choix de votre cœur je ne sçaurois souff-
rir.

LE MARQUIS.

Ciel ! A tant de rigueur qui peut donc vous por-
ter ?

LA MARQUISE.

Des obstacles puissans qu'on ne peut surmon-
ter,

Et puisqu'il faut, mon fils, que je vous en in-
struise,

Au Comte de Neuilli Leonore est promise.

LE MARQUIS.

Quoi ! Ma mere, aux dépens de mes vœux les
plus doux...

LA MARQUISE.

D'une riche heritiere elle a fait choix pour vous.

COMEDIE HEROIQUE. 67

LE MARQUIS.

Sans l'aveu de mon cœur! qui vous y détermine?

LA MARQUISE.

L'état de ma maison qui touche à sa ruine,

LE MARQUIS.

Non, vous ne le sçauriez rétablir à ce prix,

Puisqu'il en couteroit le jour à votre fils.

Je sens pour Leonore une si vive flâme,

Qu'elle anime mon sang, qu'elle tient à mon
ame,

Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,

Puisque je l'adorois, en la croyant ma sœur.

Craignez pour moi l'état d'où je sors tout à
l'heure;

Si vous nous separez, il faudra que je meure.

Il n'est que deux partis, décidez de mon sort;

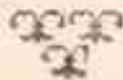
Donnez-moi Leonore, ou donnez-moi la mort.

LA MARQUISE.

C'est un premier transport, j'excuse sa foiblesse.

Le tems le calmera, mon fils, & je vous laisse.

(Elle sort.)



SCENE VIII.

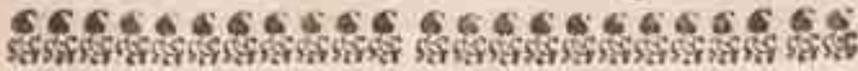
LE MARQUIS *seul.*

N On, le tems ne fera qu'augmenter ma fureur,
Que ne me laissoit-on mourir dans mon
erreur ?

Quand je croyois brûler d'une ardeur criminelle,
La mort à mes regards étoit bien moins cruelle ,
Que la perte d'un bien que je me suis promis,
Et qui m'est enlevé quand il devient permis.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LEONORE.

LE MARQUIS.

Repondez, Leonore, à mon impatience,
Parlez, ne laissez pas mon esprit en balance,
Avez vous de ma mere adouci les rigueurs?
Et puis-je me flatter

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs,
Ils n'ont pû la changer, son ame est inflexible,
D'autant plus qu'à nos maux elle paroît sensible,
Qu'elle combat nos vœux par effort de raison;
Et que j'ai contre moi le bien de sa maison.

LE MARQUIS.

Pour faire mon bonheur & son propre avantage,
Eh quoi, n'avez-vous pas tous les dons en par-
tage?

C'est l'amour mutuel, c'est l'accord des humeurs,
Qui seuls du mariage assurent les douceurs.

Le perfide intérêt, l'affreuse politique,
Enfantent le divorce & le feu domestique,

Eij

70 LE COMTE DE NEUILLI,
Ils ne forment des nœuds qu'afin d'en abuser,
Et n'unissent les cœurs que pour les diviser.
Ma mere, pour les croire est aujourd'hui cruelle ;
Et moi, pour mon repos je dois être rebelle.
Venez, plus d'un parent dont je suis adoré,
Vous offrira contre elle un asile assuré,
Là nous pourrons lier . . .

LEONORE.

O, Ciel! Quelle entreprise!
Qui? Moi, me dérober des bras de la Marquise!
Suivant de vos esprits l'aveugle passion,
Causer & partager votre rebellion!
Moi, payer d'un tel prix ses bienfaits, sa tendresse!
Que jusqu'au déshonneur je porte ma foiblesse!
Et m'oubliant ainsi . . . Non, ne l'esperez pas.
Vous me verriez plutôt affronter le trépas.
Tout mon bonheur dépend de me voir votre
épouse,
Mais je suis à tel point de mon devoir jalouse,
Qu'en dépit de ma flâme, & malgré votre feu,
Je ne la deviendrai que de son propre aveu.
Autant que votre amour votre estime m'est
chere;
Et si je vous croïois, je perdrais la dernière.
LE MARQUIS.
Que prétendez-vous donc?

LEONORE.

Réprimer votre ardeur ;
Votre gloire l'exige ainsi que mon honneur ,
Pour vous-même je dois me conserver sans tache ;
Et si j'osois tenter une fuite si lâche ,
Le pas déshonorant que je ferois pour vous ,
Satisfaisant l'amant , seroit rougir l'époux.

LE MARQUIS.

La fuite , quel que soit le préjugé severe ,
Ne fait jamais rougir , quand elle est nécessaire ,
L'Hymen

LEONORE.

Non. D'un tel nœud je sens trop le danger ;
Et sans fremissement je ne puis y songer.
Si nous formions tous deux cette chaîne coupable ,
Votre mere armeroit son pouvoir redoutable ,
Perdant de votre épouse & le titre & les droits ,
Je serois malheureuse , & blâmée à la fois.
Leonore de vous se verroit séparée ,
Et pour comble d'horreur , vivroit deshonorée.
Non , vous brûlez pour moi d'un trop parfait
amour ,
Pour vouloir m'exposer à cet affreux retour.
Par le destin cruel si je suis maltraitée ,
J'ai du moins la douceur de me voir respectée ,

72 LE COMTE DE NEUILLI,
Et c'est toujours un bien de pouvoir dans mon
fort,

Soupirer sans reproche & pleurer sans remord.

LE MARQUIS.

Mais si vous demeurez dans ce séjour funeste,
On prépare pour vous un nœud que je déteste,
Le Comte de Neuilli va m'enlever ma sœur,
Et de tous ses appas se voir le possesseur.

LEONORE.

Rassurez vous, jamais je ne ferai sa femme,
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon
ame;

De la Marquise en tout je revere la loi:

Mais je sçai que ma main ne dépend que de moi.
Vous possédez mon cœur, je regne sur le vôtre,
Mon devoir me défend d'en épouser un autre;
Rien ne peut ébranler un cœur comme le mien,
Quand il a la raison & l'honneur pour soutien,
Je Jure d'être à vous, ou de n'être à personne,
Ma tendresse le veut, ma gloire me l'ordonne,
Toutes deux à mon cœur parlent également,
Et fiez-vous à lui de remplir mon serment.

LE MARQUIS.

Je vais revoir ma mere, & , fûr de votre flâme,
Faire un derniere effort pour désarmer son ame.
Adieu. Si mes soupirs sont encor superflus,

COMEDIE HEROIQUE. 73

Mon coeur désespéré ne se contraindra plus,
Des plus grandes fureurs il deviendra capable,
Et pour vous obtenir, croira tout pardonnable.

S C E N E I I.

LEONORE *seule.*

Vit-on jamais Amans plus malheureux que
nous ?

Et peut-on être en bute à de plus rudes coups ?
A peine délivrés du poids honteux du crime,
Nous voïons tout s'armer contre un feu legitime ;
Mais le Comte paroît, je sens à son aspect,
Un mouvement mêlé de crainte & de respect.

S C E N E I I I.

LE COMTE, LEONORE.

LE COMTE.

M Adame, en ce moment, je doute si je veille ;
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.
On dit que par l'effet d'un heureux changement,
Le monde ne perd plus son plus grand ornement
On ajoute, & j'attens votre aveu pour le croire,
Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire,

74 LE COMTE DE NEUILLI,
Et qu'au gré de mes vœux , le plus beau des liens
Doit enchaîner, ce soir, vos jours avec les miens.
Vous me voyez surpris de ce bonheur insigne,
D'autant plus que mes soins n'ont pû m'en rendre
digne ,

Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,
Et n'a pas consulté votre cœur le premier.

LEONORE.

Il est vrai , la Marquise ordonne cette fête ;
Mais, Monsieur . . .

LE COMTE.

Achievez, quel trouble vous arrêté ?
O, Ciel ! Je vois des pleurs qui coulent de vos
yeux.

Aurois-je le malheur de vous être odieux ?
Et m'auroit-on flatté d'une fausse esperance ?
Parlez, à vos desirs seroit-on violence ?
Daignez me dévoiler vos sentimens secrets,
Je prendrai leur parti contre mes interêts.
De l'Hymen que j'attens dépend mon bien su-
prême :

Mais, Madame, je veux le tenir de vous-même.
De ma felicité j'aurois trop à rougir,
S'il devoit à votre ame en coûter un soupir.
J'aime mieux voir cent fois mon attente déçûë,
Et mourir du regret de vous avoir perduë,

COMEDIE HEROIQUE. 75

Que de vous posseder par des liens contrainsts,
Qui sans joindre nos cœurs, uniroient nos des-
tins.

LEONORE.

Ce discours m'enhardit à rompre le silence,
Et vous meritez trop toute ma confiance,
Un homme tel que vous, fait ma regle aujour-
d'hui,

Et veut des procedés aussi nobles que lui.
Personne plus que moi ne vous est redevable ;
Et, par plus d'un endroit, vous m'êtes respectable.
Ce qui fait ma douleur, tout mon sang répandu
Ne sçauroit m'acquiter de ce qui vous est dû.
Rendre vos jours heureux est ma plus forte envie,
Pour un bonheur si doux je donnerois ma vie ;
Et cependant, tel est mon sort infortuné,
Que malgré mes efforts, mon esprit entraîné,
Ne sçauroit procurer votre bien qu'il souhaite.
Ce bien rendroit ma joye, & ma gloire parfaite :
Mais il m'est interdit même par mon devoir ;
Ce qui doit l'assurer, n'est plus en mon pouvoir.
Un autre par malheur, un autre a ma tendresse,
Par effort de vertu je vous dis ma foiblesse ;
Et cet aveu si rare & si cruel pour nous,
Vous prouve jusqu'où va mon estime pour vous.

76 LE COMTE DE NEUILLI,
LE COMTE.

De ce coup imprévu , je fremis, je soupire,
Et, dans le même-tems, mon esprit vous admire;
Mais, Madame, achevez de me percer le cœur,
Et dites-moi le nom de votre heureux vainqueur.

S C E N E I V.

LE COMTE, LEONORE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comte, il n'est plus de frein à l'ardeur qui
m'entraîne,

Et dans mon désespoir je me possède à peine.
Connoissez un rival à ce bouillant transport;
Votre Hymen qu'on prépare est l'arrêt de ma
mort.

Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus
tendre,
Et l'on m'arrachera

LE COMTE.

Dieu! Que viens-je d'entendre?
Il aime Leonore, & j'en fremis d'horreur.
Son frere!

COMEDIE HEROIQUE. 77

LEONORE,

Il ne l'est pas.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas sa sœur?

Et qui donc êtes-vous? Répondez.

LEONORE,

Je suis née

D'une race aussi noble, & plus infortunée.

LE COMTE.

Parlez : rien n'est égal au trouble que je sens.

Quel est votre País ?

LEONORE.

Londres.

LE COMTE.

Et vos parens ,

Respirent-ils encore ?

LEONORE.

Non , je n'ai plus de mere ;

Et vous étiez l'ami de mon malheureux pere.

LE COMTE.

Du Comte de Suffex , ah ! vous êtes le sang.

LEONORE.

Oüi, que dans votre cœur je reprenne son rang.

LE COMTE.

D'un ami tant pleuré j'embrasse donc la fille ,

Elle que je croïois morte avec sa famille ,

78 LE COMTE DE NEUILLI,
Et dans un même objet qui fixe mes esprits,
L'amour & l'amitié se trouvent réunis ;
Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,
Et rien n'est comparable à tout ce que j'éprouve.
Je ne puis m'empêcher de gemir comme amant,
Et je suis comme ami dans le ravissement.
La joie & la douleur, la pitié, la surprise
A des transports divers mettent mon cœur en
prise,
Et forment un état incertain & confus,
Où l'ame est partagée, & ne se connoît plus.

LEONORE.

Que l'amitié, Monsieur, demeure la maîtresse ;
D'une fille pour vous j'ai toute la tendresse.
D'un pere en ma faveur prenez les sentimens,
Et laissez-vous toucher par mes gemissemens.
Il ne me reste plus de parens dans le monde ;
Ce n'est que sur vous seul que mon espoir se
fonde.

La Marquise devient insensible aujourd'hui ;
Et mon malheur est sûr, si je n'ai votre appui.

LE MARQUIS.

Cespectacle touchant rend mon ame interdite,
Et je sens à mon tour la pitié qui m'agite,
Fortune ! Contre moi falloit-il susciter
Un rival que je dois & plaindre, & respecter ?

COMEDIE HEROIQUE. 75
LE COMTE.

Je ne puis soutenir une attaque si vive ,
Du Comte en même-tems j'entends la voix plain-
tive ;

Je l'entends dans mon cœur me repeter tout bas ,
Ces mots qu'il profera, mourant entre mes bras.
Cher Neuilli , me dit il, la mort m'est favorable,
Ma femme avec ma fille est tout ce qui m'accab-
le ,

Leur destin malheureux est digne de pitié.
Elles n'ont pour tout bien que ta seule amitié.
A ma fille sur tout ton aide est nécessaire ,
Daigne la secourir, & lui servir de pere.
Je vous en servirai : J'en ai fait le serment ,
Et je vais le remplir dans ce même moment.
J'ouvre les yeux. L'amour n'est pas fait pour mon
âge ,

La solide amitié doit être mon partage.
C'en est fait. Dans mon ame elle reprend ses
droits ,

Et pour la signaler , je rentre sous ses loix.



SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LE MARQUIS. LEONORE,
LA MARQUISE.

LE COMTE.

DU Comte de Suffex la fille m'est connue,
Madame, & mon amour expire à cette vûe.
Un sentiment plus juste, un soin plus genereux
M'occupent maintenant, & me parlent pour eux.
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,
Je rougirois de rompre une union si belle;
Loin de les traverser, je dois les soutenir.
Ils sont faits l'un pour l'autre, & daignez les unir.
Beauté, vertu, naissance, elle a tout en partage,
La fortune, il est vrai, n'est pas son appanage;
Mais ma vive amitié, pour hâter ce lien,
L'adopte pour ma fille, & lui donne mon bien.
Un veritable ami doit tenir lieu de pere.
Et c'est votre deslin d'être toujours sa mere.

LA MARQUISE.

Je me sens attendrir de tout ce que je voi,
Monsieur, & votre exemple est une loi pour moi.

(à Leonore.)

COMEDIE HEROIQUE. 81

(à Leonore.)

Pour la seconde fois entrez dans ma famille.

LEONORE.

Madame, qu'il m'est doux de rester votre fille!

LE MARQUIS.

Ah, ma mere! ah, Monsieur! j'ai trop peu d'une
voix,

Pour vous remercier du bien que je vous dois.



FIN.

F

LIVRES ET PIÈCES DE THEATRE

Imprimés, & qui se vendent à Paris chez PRAULT pere,
Quay de Gèvres, au Paradis.

De Monsieur DE BEAUCHAMPS.

Recherches sur les Théâtres de France, depuis 1161.
jusqu'en 1735. in-8°. 3. vol. ou en 1. vol. in-4°. gr. pap.

De Monsieur MAUPONT.

Bibliothèque des Théâtres, in-8°.

De Monsieur DE BOISSY.

Oeuvres de Théâtre, in-8°. quatre volumes.

Les deux premiers volumes du Théâtre François, contiennent,

Tome I. { La Rivale d'elle-même, Comedie.
L'Impatient, Comedie.
Le Babillard, Comedie.
Admete & Alceste, Tragedie, *Hollande.*

Tome II. { Le François à Londres, Comedie.
L'Impertinent malgré lui, Comedie.
Le Badinage, Comedie, *Hollande.*

Les deux derniers volumes du Théâtre Italien, contiennent,

Tome I. { Le Triomphe de l'Interêt, Comedie, *Holl.*
Le Je ne sçai quoi, Comedie.
La Critique, Comedie, avec le Prologue de
l'Auteur superstitieux.
La Vie est un songe, Comedie héroïque.

Tome II. { Les Etrennes, ou la Bagatelle, Comedie; avec
les nouvelles Prédications.
La surprise de la Haine, Comedie.
Apologie du Siecle, ou Momus corrigé, Com.
Les Billets doux, Comedie.

Toutes ces Pièces se vendent aussi séparément.

*Les Amours anonimes, & le Comte de Neuilli, Comédies du
même Auteur, se vendent séparément des Oeuvres de Théâtre.*

De Monsieur DESTOUCHES, de l'Academie Françoise.

Oeuvres de Théâtre, in-12. trois vol. avec des corrections, des changemens, & des augmentations considerables à toutes ses Comedies.

- Tome I. { Le Curieux impertinent.
L'Ingrat.
L'Irresolu.
Le Medisant.
- Tome II. { Le triple Mariage.
L'Obstacle imprévu.
Le Philosophe marié.
L'Envieux, *sous presse.*
- Tome III. { La fausse Agnès, *sous presse.*
Les Philosophes amoureux.
Le Glorieux.
Le Tambour nocturne, *sous presse.*

Toutes ces Pieces se vendent separément.

De Monsieur DE MARIVAUX.

Nouvelles Oeuvres de Théâtre, in-12. trois volumes.

Les deux premiers Volumes contiennent les Pieces du Theatre François.

- Tome I. { Annibal, Tragedie.
Le Dénouement imprévu, Comedie.
L'Isle de la Raïson.
- Tome II. { La seconde surprise de l'Amour.
La réunion des Amours.
Les Sermons indiscrets.

Le troisieme Tome contient les Pieces du Theatre Italien.

- Tome III. { L'Isle des Esclaves.
Le triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Meres.
L'heureux Stratagème.

Toutes ces Pieces se vendent separément.

De M. DE R^{***}.

Les caprices de l'Amour, Comedie.
La Dupe de soi-même, Comedie.

*Ces deux Pieces se trouvent à la fin de chaque partie du Livre
intitulé, La Veuve en puissance de Mari, in-12. 2. vol.*

De Monsieur BRUEYS.

L'Avocat Patelin, Comedie, in-12.
L'Opiniâtre, in-12.
Le Sot toujours sot, in-12.

De Madame DURAND.

Les Comedies en Proverbes.
*Elles se trouvent dans le Livre intitulé, Voyage de Campagne,
in 12. 2. vol.*

De Monsieur RICCOBONI.

Ode prononcée à l'ouverture du Théâtre Italien, en l'année
1733. in-8°.
Compliment prononcé à la clôture du même Théâtre, en
1734. in-8°.

De Monsieur ROMAGNESI.

Compliment prononcé par Mademoiselle Silvia & par lui-
même, pour la clôture du Théâtre Italien, en 1733.

De differens Auteurs.

L'Amante retrouvée, Opera comique, de M. Niveau, in-12.
L'après-dinée des Dames, Piece en trois actes, in-12. Nantes.
Le Caprice & la Ressource, Prologue, in-12.
Le Complaisant, Comedie, avec la Musique, in-12.
Le Prologue & les Entrées des Ballets de l'Hercule amoureux,
Opera. *Cette Piece se trouve dans le Livre intitulé, Lettres
historiques sur les Spectacles de Paris, in-12.*
Le Procès des Sens, Comedie de M. Fuselier. in-8°.
Le triomphe des Melophilettes, in-8°. Hollande,

N^o I.

1.



L'Amour trouble par le bruit des trom-



pet.....



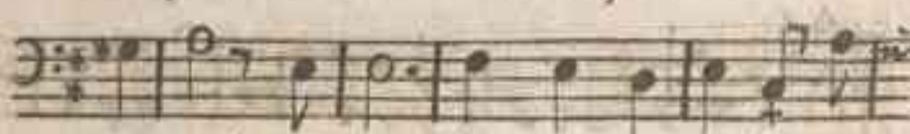
tes s'est envolé de ces retraites. Cou-



rons courons le chercher dans nos



bois qu'il entende nos voix qu'il entende



nos voix. Amour, tout est tranquile re-



viens dans cet asi-le Louis y donne des



loix Louis y donne des loix.

2.

II.

Le Francois dans sa vive tendresse,

III.

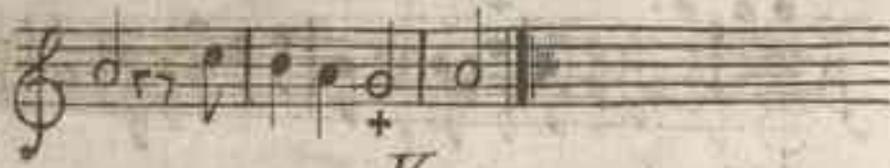
Pour t'avoir le Cervoise tequette

IV.

3.



C'est un vivant sur la Hanche,



V.



Si tu veux me suivre,



VI.



C'est toy Colin:



A page of handwritten musical notation on aged, yellowed paper. The page contains ten staves of music, all written in a single clef (treble clef). The notation includes various note values, rests, and accidentals (sharps, flats, and naturals). The first staff begins with a '4' above the staff, indicating a time signature. The music is organized into measures by vertical bar lines. A section of the music is marked with the Roman numeral 'VII.' centered above the staff. Below this section, the lyrics 'Dis moy chere Colette,' are written in a cursive hand. The paper shows signs of age, including some staining and wear at the edges.

VIII.

Quel ardir

IX.

Amour dans ce se-jour aimable trou-

ble no scaurs lancetes traits lan

lan ce lancetes traits lan

..ce lan... ce lan ..

Fin.

- ce les traits la guerre qui ici -
tu nous fais, a la paix même est pre-se-
rable la guerre qui-ci tu nous fais,
a la paix même est preferable. Pa capo.
X.
Se peut il

XI.

7.



Oh puis que pour vous
Fin



Quand vous seriez



Duchesse Princesse fille de Procureur,

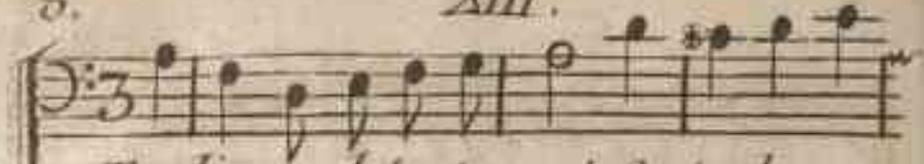


XII.



Par un langage





Tandis que de toutes parts Contre des rem-



Tandis que de toutes parts Con-



- parts, Louis fait gronder sont ton-



- tre des remparts, Louis fait gronder sont ton-



- nerre, Au lieu du mousquet Prenons un fo-



- nerre, Au lieu du mousquet Prenons un fo-



- ret Aux tonneaux déclarons la guer. . . .



- ret Aux tonneaux déclarons la guer. . . .

...re, Aux tonneaux declaions la

...re Percons leur Flanc,

guerre; Percons leur

Versons leur sang, qu'il cou

flanc, Versons leur sang, qu'il

...le, Qu'il cou

le qu'il cou



coule dans nos goziens, seché par le sal-



... le dans nos goziens seché par le sal-



-petre Pour boi-re a la sante' de nôtre



-petre Pour boi-re a la sante' de nôtre



nouveau maître Pour boi-re a la san-



nouveau maître Pour boi-re a la san-



-te de nôtre nouveau Mai-tre ,

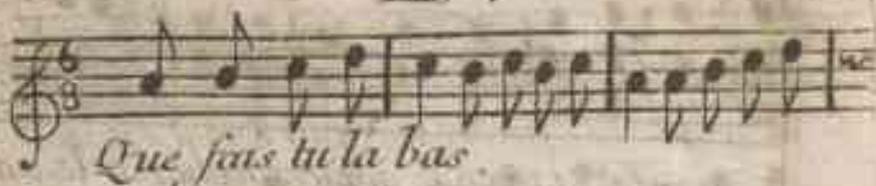
Lentem^t.



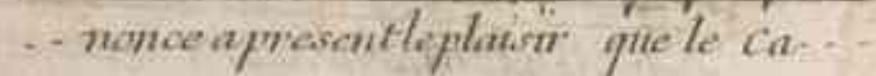
-te de notre nouveau Mai-tre ,

XIV.

II.



XV.





- non que le Canon qui portoit l'epou -



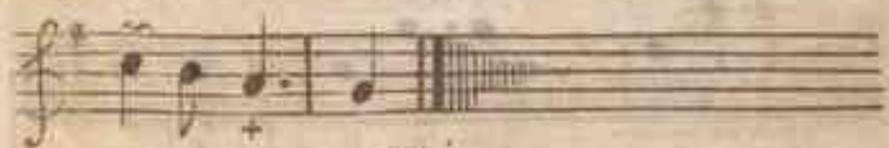
vante annonce a present le plaisir .



annonce le plaisir XVI^{sur}.



Amis chantons a pleine voix .



Fin.

Ronde, ou chanson a danser¹
Chantée par M^{le} Darimath,
dans le Balet des amours grivois.



L'autre pour le biau violas, au fond d'un bois



solitaire, vit la fille au gros Lucas,



Qui dormoit sur la feuge-re, Il la tirit



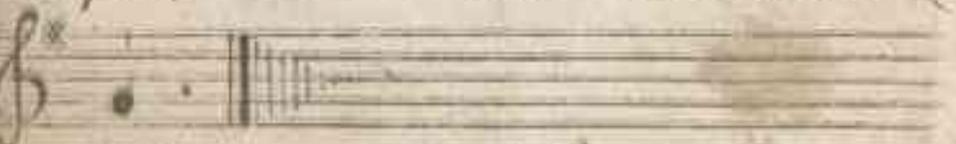
par le bras, Mon plat cœur, vous n'aimez



quere; Car tout ça n'vous touche



a pas, He = la! Vous n'aimez



a pas. Prix 6^s

« Je rotis pour vos appas,
« Vous n'en êtes que plus sûr,
« Mon cœur peusse des helas
« Qui feroient fendre une pierre,
« Vous m'entraîner au trépas,
« Mon pit cœur &c.

« Quand vous alliez tout la bas
« Voir les champs de votre Père,
« Deux dur, de fromage gras,
« J'emplis votre panetière,
« Je vous y donne le bras,
« Mon pit cœur &c.

4.

« Je n'ai plus que trois repas,
 « Et devant votre chaumière,
 « Teut d'bout comme un échalo,
 « Je passe la nuit en quier,
 « Mes soupirs font peur aux chats,
 « Mon plit cœur &c.

5.

« L'en voulant fuir coler,
 « Sentit rompre sa perquiere;
 « Ça lui fit faire un saax par,
 « Ah mechant, qu'aller vous fuir
 « Neus m'metrez dans l'embarras,
 « Je l'vois bien, vous n'avez rien,
 « Car toute &c.

+

6.

« Finirez vous donc celas
« J'irai l'dire a votre Mere.
« Ouf? vous me tendez le bras,
« Agit en de la maniere?
« Quel tourment jendure. helas!
« Aye, aye, aye, vous n'im'avez suer
« Car tout ca &c.

7.

Il prit deux baisers, ou trois
Sur le sein de la Purgée,
Puis il se crevait les bras,
Et restait la sans rien faire.
Vous estes donc las celas
De l'voir bien, vous n'im'avez suer,
« Car tout ca &c.

